P. Raniero Cantalamessa OFMCap

**« HEUREUX LES CŒURS PURS, CAR ILS VERRONT DIEU »**

Première prédication, Carême 2019

Poursuivant la réflexion commencée au cours de l’Avent dernier sur le verset du psaume : *« Mon âme a soif du Dieu vivant »* (Ps 42, 2), dans cette première prédication du Carême, je voudrais méditer avec vous sur la condition essentielle requise pour « voir » Dieu. Pour Jésus, c'est la pureté de cœur. *« Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu »* (Mt 5, 8), dit-il dans l'une de ses Béatitudes.

Nous savons que pur et pureté ont dans la Bible, comme du reste dans le langage commun, un sens très étendu. L’Évangile insiste particulièrement sur deux domaines, la rectitude des intentions et la pureté des mœurs. À la pureté des intentions s'oppose l'hypocrisie, à la pureté des mœurs s’oppose l’abus de la sexualité.

Dans le domaine moral, le mot « pureté » fait généralement référence à un certain comportement dans la sphère de la sexualité, marqué par l’exigence de respecter la volonté du Créateur et la finalité intrinsèque de la sexualité elle-même. Nous ne pouvons entrer en contact avec Dieu, qui est esprit, autrement que par notre esprit. Mais le désordre ou, pire, les aberrations dans ce domaine ont pour effet – comme chacun sait – d’obscurcir l'intelligence. C'est comme lorsque quelqu’un remue les pieds dans un étang : il soulève la boue qui est au fond et elle trouble toute l'eau. Dieu est lumière et cette personne « déteste la lumière ».

Le péché d’impureté empêche de voir le visage de Dieu, ou, s'il le laisse voir, il le fait voir tout déformé. Il fait de Dieu, non pas l'ami, l'allié et le père, mais l'adversaire, l'ennemi. L'homme charnel est rempli de concupiscence, il désire le choses des autres et la femme des autres. Dieu lui apparaît comme celui qui barre la route à ses mauvais désirs par ses péremptoires « Tu dois ! », « Tu ne dois pas ! » Le péché suscite dans le cœur de l'homme une rancœur sourde contre Dieu, au point que - si cela dépendait de lui - il choisirait que Dieu n'existât pas du tout.

Aujourd’hui, cependant, plutôt que sur la pureté des mœurs, je voudrais insister sur l’autre sens de l’expression *« cœurs purs »*, c’est-à-dire sur la pureté ou la droiture des intentions, en pratique sur la vertu contraire à l’hypocrisie. En ce sens, le temps liturgique que nous vivons peut nous orienter. Nous avons commencé le Carême, le mercredi des Cendres, en réentendant les avertissements de Jésus :

*« Quand tu fais l'aumône, ne fais pas sonner la trompette devant toi, comme les hypocrites [...] quand vous priez, ne soyez pas comme les hypocrites […] Et quand vous jeûnez, ne prenez pas un air abattu, comme les hypocrites. »* (Mt 6, 1-18)

Il est surprenant de constater à quel point le péché d'hypocrisie – celui que Jésus dénonce le plus dans les évangiles - entre peu dans nos examens de conscience ordinaires. N'ayant de mon côté trouvé dans aucun d'entre eux la question : « Ai-je été hypocrite ? », j’ai dû me la poser moi-même et j’ai rarement pu passer à la question suivante indemne. Le plus grand acte d'hypocrisie serait de cacher sa propre hypocrisie. Se la cacher à soi-même et aux autres, parce qu’à Dieu, c'est impossible. L'hypocrisie est en grande partie vaincue dès qu’on la reconnaît. Et c'est ce que nous nous proposons de faire dans cette méditation, de reconnaître la part d'hypocrisie, plus ou moins consciente, qu’il y a dans nos actions.

L’homme - a écrit Pascal - a deux vies : l’une est la vie réelle, l’autre est la vie imaginaire qu’il pense vivre dans l’opinion des gens. Nous travaillons sans cesse à embellir et à préserver notre être imaginaire et nous négligeons notre être véritable. Si nous possédons une vertu ou un mérite quelconque, nous prenons bien soin de le faire savoir, d’une manière ou d’une autre, pour enrichir notre être imaginaire de telle vertu ou de tel mérite, jusqu’au point d’être des lâches, pourvu de paraître vaillants et même de donner la vie, pourvu que les gens en parlent[[1]](#footnote-1).

Essayons de découvrir l’origine et la signification du terme hypocrisie. Le mot vient du langage théâtral. A l’origine, il signifiait simplement réciter, représenter sur la scène. L’élément intrinsèque de mensonge qu’il y a dans toute représentation théâtrale, malgré la haute valeur morale et artistique qu’on peut lui reconnaître, n’échappait pas aux anciens. D'où le jugement négatif qu’on portait sur le métier d'acteur, réservé, à certaines époques, aux esclaves et même interdit par les apologistes chrétiens. La douleur et la joie qui y sont représentées ne sont ni la vraie douleur ni la vraie joie, mais l’apparence, l’affectation. Les mots et les attitudes extérieures ne correspondent pas à la réalité intime des sentiments. Ce qui est sur le visage n'est pas ce qui est dans le cœur.

Nous employons le mot *fiction* dans un sens neutre ou même positif (c’est un genre littéraire et de spectacle très à la mode de nos jours !) ; les anciens lui donnaient le sens qu'il a réellement, celui de fiction. Ce qui était négatif dans la fiction scénique est passé dans le mot hypocrisie. Ce mot, initialement neutre, est devenu un mot exclusivement négatif, un des rares mots ayant des sens tout à fait et uniquement négatifs. Il y a ceux qui se vantent d'être orgueilleux ou libertin, mais personne ne se vantera jamais d’être hypocrite.

L'origine du terme nous met sur la piste pour découvrir la nature de l'hypocrisie, qui est de faire de la vie un théâtre dans lequel on récite pour un public ; d’endosser un masque, de cesser d'être une personne pour devenir un personnage. Le personnage n'est rien d'autre que la corruption de la personne. La personne est un visage, le personnage un masque. La personne est nudité radicale, le personnage est tout vêtement. La personne aime l’authenticité et ce qui est essentiel, le personnage vit de fiction et d’artifices. La personne obéit à ses propres convictions, le personnage obéit à un script. La personne est humble et légère, le personnage est lourd et encombrant.

Cette tendance innée de l'homme est fortement accrue par la culture actuelle dominée par l'image. Cinéma, télévision, internet, tout repose désormais principalement sur l'image. Descartes déclarait : « *Cogito ergo sum* », je pense donc je suis ; mais aujourd’hui, on a tendance à remplacer cette expression par « j’apparais, donc je suis ». Un moraliste célèbre a défini l'hypocrisie comme étant « un hommage que le vice rend à la vertu[[2]](#footnote-2) ». Cela mine principalement les personnes pieuses et religieuses. Un rabbin du temps du Christ disait que 90% de l'hypocrisie du monde se trouvait à Jérusalem[[3]](#footnote-3). La raison en est simple : là où on estime le plus les valeurs de l'esprit, de la piété et de la vertu, là aussi la tentation de faire semblant d’en être pourvu pour ne pas en paraître privé sera plus forte.

Un danger provient également de la multitude de rites que les personnes pieuses ont l’habitude d’accomplir et des prescriptions qu’elles se sont engagées à observer. S'ils ne sont pas accompagnés d'un effort continu pour y insérer une âme, par amour pour Dieu et pour le prochain, ces rites deviennent des coquilles vides. *« Ces choses* - dit saint Paul en parlant de certains rites et ordonnances externes - *ont des airs de sagesse, de religion personnelle, d'humilité et de rigueur pour le corps, mais ne sont d'aucune valeur pour maîtriser la chair. »* (Col 2, 23) Dans ce cas, les gens conservent, dit l’Apôtre, *« l’apparence de la piété, tout en renonçant à leur force intérieure »* (2 Tim 3, 5).

Lorsque l'hypocrisie devient chronique, elle crée, autant dans le mariage que dans la vie consacrée, comme une « double vie » : l'une publique, claire, l'autre cachée ; et souvent une vie diurne, l'autre nocturne. C'est l'état spirituel le plus dangereux pour l'âme, d'où il devient très difficile de sortir, à moins que quelque chose n'intervienne de l'extérieur pour briser le mur à l'intérieur duquel on s’est enfermé. C'est ce que Jésus décrit avec l'image des sépulcres blanchis :

*«* *Malheureux êtes-vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous ressemblez à des sépulcres blanchis à la chaux : à l'extérieur ils ont une belle apparence, mais l'intérieur est rempli d'ossements et de toutes sortes de choses impures. C'est ainsi que vous, à l'extérieur, pour les gens, vous avez l'apparence d'hommes justes, mais à l'intérieur vous êtes pleins d'hypocrisie et de mal. »* (Mt 23, 27-28)

Si nous nous demandons pourquoi l'hypocrisie est tellement en abomination devant Dieu, la réponse est claire. L'hypocrisie est mensonge. Elle cache la vérité. De plus, dans l'hypocrisie, l'homme décline Dieu, le met à la deuxième place, plaçant les créatures, le public en premier. C'est comme si en présence du roi, on lui tournait le dos pour ne prêter son attention qu’aux domestiques. *« Les hommes regardent l'apparence, mais le Seigneur regarde le cœur »* (1 Sam 16, 7) ; donc cultiver l'apparence plus que le cœur signifie automatiquement donner plus d'importance à l'homme qu'à Dieu.

L'hypocrisie est donc essentiellement un manque de foi, une forme d'idolâtrie en ce sens qu'elle met les créatures à la place du Créateur. Jésus en conclut que c’est à cause d’elle que ses ennemis refusent de croire en lui : *« Comment pourriez-vous croire, vous qui recevez votre gloire les uns des autres, et qui ne cherchez pas la gloire qui vient du Dieu unique ? »* (Jn 5, 44) L'hypocrisie manque aussi de charité envers les autres, car elle a tendance à n’en faire que de simples admirateurs. Elle ne leur reconnaît pas leur dignité, mais ne les considère qu'en fonction de sa propre image. Nombre de *spectateurs* et rien de plus.

Une forme dérivée de l'hypocrisie est la duplicité ou la fausseté. Avec l'hypocrisie, on essaie de mentir à Dieu ; avec la duplicité en pensées et en paroles, nous essayons de mentir aux hommes. La duplicité, c'est de dire une chose en en pensant une autre ; c’est de dire du bien d'une personne en sa présence et d’en dire du mal dès qu'elle a le dos tourné.

Le jugement du Christ sur l'hypocrisie est comme une épée flamboyante : « Receperunt mercedem suam » : *« ils ont reçu leur récompense[[4]](#footnote-4) »*. Ils ont signé un reçu, ils ne peuvent rien attendre d’autre. Une récompense, en outre, illusoire et contre-productive même au niveau humain, tant est vrai le dicton : « La gloire fuit ceux qui la cherchent et elle poursuit ceux qui la fuient ».

Il est clair que notre victoire sur l'hypocrisie ne sera jamais une victoire du premier coup. À moins d’avoir atteint un très haut niveau de perfection, nous ne pouvons éviter d’avoir instinctivement le désir de paraître sous un bon éclairage, de faire bonne impression, de plaire aux autres. Notre arme est la rectification de l’intention. On atteint la droiture d’intention par la rectification constante et quotidienne de notre intention. L'intention de la volonté - pas le sentiment naturel - est ce qui fait la différence aux yeux de Dieu.

Si l'hypocrisie consiste à montrer aussi le bien qu’on ne fait pas, un remède efficace pour contrer cette tendance est de cacher aussi le bien qu’on fait. Privilégier ces gestes cachés qu’aucun regard terrestre ne gâchera et qui conserveront tout leur parfum pour Dieu. « Dieu se complaît bien plus », dit saint Jean de la Croix, « à de petites œuvres, faites dans le secret et la solitude, sans désir d’être vu, qu’à une multitude de grandes œuvres, faites avec le désir du regard des hommes. » Et encore : « Une œuvre faite purement et tout entière pour Dieu par un cœur pur, rend parfait dans une âme le règne de Dieu[[5]](#footnote-5) ».

Jésus recommande vivement cet exercice : « Prie en secret… jeûne en secret, fais l'aumône en secret et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra » (cf. Mt 6, 4-18). Voilà des délicatesses envers Dieu qui tonifient l’âme. Il ne s'agit pas d'en faire une règle fixe. Jésus dit aussi : *« Que votre lumière brille devant les hommes : alors, voyant ce que vous faites de bien, ils rendront gloire à votre Père qui est aux cieux »* (Mt 5, 16). Il s'agit de distinguer quand il est bon que les autres voient et quand il vaut mieux qu'ils ne voient pas.

À la fin d'une description de l'hypocrisie, la pire des choses est de s’en servir pour juger les autres, pour dénoncer l'hypocrisie qui nous entoure. C'est précisément à ceux-là que Jésus applique le titre d'hypocrites : *« Hypocrite ! Enlève d'abord la poutre de ton œil ; alors tu verras clair pour enlever la paille qui est dans l'œil de ton frère. »* (Mt 7, 5) Ici, c’est vraiment le cas de dire : *« Celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter une pierre. »* (Jn 8, 7) Qui peut se vanter d’être exempt de toute forme d'hypocrisie ? de ne pas être un peu un sépulcre blanchi, différent à l’intérieur de ce qu’il apparaît à l'extérieur ? Peut-être seuls Jésus et la Vierge ont été exemptés, de manière stable et absolue, de toute forme d'hypocrisie. Ce qui est réconfortant, c’est que dès que l’on dit : « j’ai été hypocrite », l’hypocrisie est vaincue.

**« Si ton œil est simple »**

La parole de Dieu ne se limite pas à condamner le vice de l'hypocrisie ; elle nous pousse également à cultiver la vertu opposée qui est la simplicité. *« La lampe du corps, c'est l'œil. Donc, si ton œil est limpide, ton corps tout entier sera dans la lumière. »* (Mt 6, 22) Le mot « simplicité » peut avoir - et a toujours - le sens négatif de crédulité, ingénuité, superficialité et imprudence. Jésus veille bien à exclure ce sens ; à la recommandation : *« Soyez candides comme les colombes »*, il fait suivre l'invitation à être *« prudents comme des serpents »*. (Mt 10, 16)

Saint Paul reprend et applique l'enseignement évangélique de la simplicité à la vie de la communauté chrétienne. Dans sa Lettre aux Romains, il écrit : *« Que celui qui donne le fasse sans calcul »* (Rm 12, 8). Il parle d’abord de ceux qui dans la communauté sont préposés aux œuvres de charité, mais la recommandation s’applique à tous : non seulement à celui qui donne de son argent, mais aussi à qui donne de son temps, de son travail. L’idée est de ne pas faire peser ce que l’on fait pour les autres. Alessandro Manzoni, qui dans son roman « Les fiancés » a si bien incarné l'esprit de l'Evangile, a une scène très délicate à cet égard. Le bon tailleur du village

« Ici s’interrompit de lui-même, comme surpris par une pensée. Il resta un moment immobile, puis il fit un plat de chacun des mets qui se trouvaient sur la table, y joignit un pain, mit le plat dans une serviette, et, le tenant par les quatre coins, il dit à l’aînée de ses petites filles : "Prends ceci." Il lui mit dans l’autre main une bouteille de vin et ajouta : "Va ici près, chez Marie la veuve ; laisse-lui cela, et dis-lui que c’est pour se régaler un peu avec ses enfants ; mais avec bonnes manières ; que tu n’aies pas l’air de lui faire l’aumône[[6]](#footnote-6)". »

L'apôtre Paul parle aussi de simplicité dans un autre contexte qui nous intéresse particulièrement parce qu'il se rapporte à Pâques. Il écrit aux Corinthiens :

*« Purifiez-vous donc des vieux ferments, et vous serez une pâte nouvelle, vous qui êtes le pain de la Pâque, celui qui n'a pas fermenté. Car notre agneau pascal a été immolé : c'est le Christ. Ainsi, célébrons la Fête, non pas avec de vieux ferments, non pas avec ceux de la perversité et du vice, mais avec du pain non fermenté, celui de la droiture et de la vérité. »* (1 Co 5, 7-8)

La fête que l'Apôtre invite à célébrer n'est pas n'importe quelle fête, mais la fête par excellence, la seule fête que le christianisme connaisse et célèbre au cours des trois premiers siècles de son histoire, à savoir Pâques. La veille de Pâques, le 13 Nisan, le rituel juif ordonnait à la maîtresse de maison de tout nettoyer à la lueur d'une bougie, en fouillant chaque recoin pour faire disparaître tout petit vestige de pain fermenté pour célébrer ainsi le lendemain la Pâque avec rien que du pain sans levain. Le ferment était en fait pour les Juifs synonyme de corruption, et le pain azyme, symbole de pureté, de nouveauté et d'intégrité. C’est en ce sens que Jésus appelle l'hypocrisie du levain, *« le levain des pharisiens »* (Lc 12, 1).

Saint Paul voit dans la pratique rituelle juive une métaphore grandiose de la vie chrétienne. Christ a été immolé ; il est la vraie Pâque que l'ancienne attendait ; il convient donc de fouiller la maison intérieure, le cœur, de se dépouiller de tout ce qui est vieux et corrompu pour devenir « une nouvelle pâte » ; de faire, même à l’intérieur de nous, le grand nettoyage de printemps. Le mot grec *heilikrineia,* traduit par « sincérité » ou « verité », contient l'idée de splendeur solaire (*helios*) et de test ou de jugement (*krino*) et signifie donc une transparence solaire, quelque chose qui a été testé contre la lumière et qui est pur.

La vertu de simplicité a le modèle le plus sublime auquel nous puissions penser, Dieu lui-même. Saint Augustin a écrit : « Dieu est Trinité, mais n'est point triple[[7]](#footnote-7) ». Il est la simplicité même. La Trinité ne détruit pas la simplicité de Dieu, car la simplicité concerne la nature, et la nature de Dieu est une et simple. Saint Thomas rassemble fidèlement cet héritage, faisant de la simplicité le premier des attributs de Dieu[[8]](#footnote-8).

La Bible exprime cette même vérité de manière concrète, à travers des images : *« Dieu est lumière ; en lui, il n'y a pas de ténèbres. »* (1 Jn 1, 5). L’absence de tout mélange est aussi l’une des multiples significations du titre divin *Qadosh*, Saint. Pure plénitude, pure simplicité. Le grand mystique sainte Catherine de Gênes désigne cet aspect de la nature divine - dont elle était amoureuse - par net, netteté, un terme qui indique tout à la fois pureté et entièreté, plénitude et homogénéité absolue. Dieu est « d’une seule pièce ». La simplicité de Dieu est « pure plénitude » ; pour lui, dit les Écritures, *« rien n'y fut ajouté ni retranché »* (Sir 42, 21). Comme c'est la *plénitude* totale, rien ne *peut* y être ajouté ; comme c'est une *pureté* totale, rien ne *doit* lui être enlevé. En nous, les deux choses ne sont jamais unies ; l'une contredit l'autre. On obtient notre pureté en retirant quelque chose, en nous purifiant, en *« ôtant de ma vue vos actions mauvaises »* (cf. Is 1, 16).

Toute action, même petite, si elle est menée avec une intention pure et simple, nous rend « à l'image et à la ressemblance de Dieu ». L’intention pure et simple rassemble les forces dispersées de l'âme, prépare l'esprit et l’unit à Dieu. Elle est le début, la fin et l'ornement de toutes les vertus. Tendant à Dieu seul et ne jugeant les choses que par rapport à lui, la simplicité rejette et éradique la dissimulation, l'hypocrisie et toute duplicité . Cette intention pure et droite est cet œil simple mentionné par Jésus dans l'Evangile, qui éclaire tout le corps, c’est-à-dire toute la vie et les actes de l’homme, et les garde immunes du péché.

La simplicité est l’une des conquêtes les plus ardues et les plus belles du chemin spirituel. La simplicité est le propre de celui qui a été purifié par un vrai repentir, parce qu'il est le résultat d'un détachement total de soi et de l'amour désintéressé pour le Christ. On y parvient progressivement, sans être découragé par les chutes, mais avec la ferme détermination de chercher Dieu pour lui-même et non pour nous-mêmes.

Je me permet, à la fin de cette méditation, de vous suggérer de chercher dans le psautier ou dans la liturgie des heures le psaume 139 ; de le réciter lentement et à plusieurs reprises, comme si nous le lisions pour la première fois, ou plutôt comme si nous le composions nous-mêmes ou comme si nous étions les premiers à le prononcer. Si l'hypocrisie et la duplicité consistent à rechercher le regard des hommes plus que celui de Dieu, nous trouverons là le remède le plus efficace. En récitant ce psaume, c’est comme si nous nous soumettions à une sorte de radiographie, comme si nous nous exposions aux rayons X. On s’y sent comme traversé de part en part par le regard de Dieu. Je me souviens toujours de ce que j’ai ressenti la première fois que je l’ai récité de cette façon. Il commence ainsi :

*« Tu me scrutes, Seigneur, et tu sais !*

*Tu sais quand je m'assois, quand je me lève ;*

*de très loin, tu pénètres mes pensées.*

*Que je marche ou me repose, tu le vois,*

*tous mes chemins te sont familiers.*

*Avant qu'un mot ne parvienne à mes lèvres, déjà, Seigneur, tu le sais.*

*Où donc aller, loin de ton souffle ? où m'enfuir, loin de ta face ?*

*Je gravis les cieux : tu es là ; je descends chez les morts : te voici.*

*Je prends les ailes de l'aurore et me pose au-delà des mers :*

*même là, ta main me conduit, ta main droite me saisit.*

*J'avais dit : "Les ténèbres m'écrasent !" mais la nuit devient lumière autour de moi.*

*Même la ténèbre pour toi n'est pas ténèbre, et la nuit comme le jour est lumière ! »*

Ce qui est merveilleux est que cette prise de conscience d'être sous le regard de Dieu n’entraîne ni un sentiment de honte ni de malaise, comme si l’on se sentait observé et découvert dans ses pensées les plus secrètes ; au contraire, on est joyeux parce qu’on comprend que c'est le regard d'un père qui nous aime et nous veut parfaits comme il est parfait. Le psalmiste termine sa prière par un cri d’exultation :

*« Scrute-moi, mon Dieu, tu sauras ma pensée,*

*éprouve-moi, tu connaîtras mon cœur.*

*Vois si je prends le chemin des idoles,*

*et conduis-moi sur le chemin d'éternité. »*

Oui, Seigneur, vois si nous suivons un chemin de mensonge et guide-nous, en ce Carême, sur le chemin de la simplicité et de la transparence. Amen.

P. Raniero Cantalamessa OFMCap

**“RENTRE EN TOI-MÊME !”**

Seconde prédication de Carême 2019

Saint Augustin a lancé un appel qui, après de nombreux siècles, garde toute son actualité : *« In te ipsum redi. In interiore homine habitat veritas »* : « Rentre en toi-même ; la vérité habite à l'intérieur de l'homme.[[9]](#footnote-9) » Dans un discours, avec encore plus d'insistance, il exhortait ainsi le peuple :

« Rentrez en votre cœur ! Où voulez-vous aller loin de vous ? En allant loin, vous allez vous perdre. Pourquoi choisissez-vous des routes désertes ? Rentrez de votre vagabondage qui vous a conduit hors de la route ; retournez au Seigneur. Il est prêt. D’abord, rentre en ton cœur, toi qui es devenu étranger à toi-même, à force de vagabonder dehors, tu ne te connais pas, et cherche celui qui t’a créé ! Reviens, reviens à ton cœur, détache-toi de ton corps ... Rentre en ton cœur ; là, examine ce que peut-être tu perçois de Dieu, car c’est là qu’est son image ; le Christ habite dans l’homme intérieur, et c’est dans ton intériorité que tu es renouvelé à l’image de Dieu. »[[10]](#footnote-10)

Poursuivant le commentaire commencé au cours de l’Avent sur le verset du psaume *« Mon âme a soif du Dieu vivant »*, nous réfléchissons au « lieu » où chacun de nous entre en contact avec le Dieu vivant. Dans un sens universel et sacramentel, ce « lieu », c’est l'Église, mais dans un sens personnel et existentiel, c'est notre cœur, ce que les Écritures nomment *« l'homme intérieur »*, « l'homme caché dans le cœur[[11]](#footnote-11) ». Le temps liturgique dans lequel nous nous trouvons nous pousse également à ce choix. Jésus, pendant ces quarante jours, est dans le désert et c'est là que nous devons le rejoindre. Tous ne peuvent pas aller dans un désert extérieur, mais nous pouvons tous nous réfugier dans le désert intérieur qu’est notre cœur. « Le Christ habite dans l’homme intérieur », nous a dit Augustin.

Si nous cherchons une image concrète ou un symbole qui nous aide à opérer cette conversion vers l'intérieur, l'Évangile nous offre l'épisode de Zachée. Zachée est l'homme qui veut connaître Jésus et, pour ce faire, il sort de chez lui, traverse la foule, monte dans un arbre. Il le cherche à l'extérieur. Mais en passant, Jésus le voit et lui dit : *« Zachée, descends vite : aujourd'hui il faut que j'aille demeurer dans ta maison[[12]](#footnote-12). »* Jésus ramène Zachée chez lui et là, dans le secret, sans témoin, le miracle se produit : il découvre vraiment qui est Jésus et trouve le salut. Nous ressemblons souvent à Zachée. Nous cherchons Jésus mais nous le cherchons dehors, sur les routes, dans la foule. Et c'est Jésus lui-même qui nous invite à rentrer chez nous, dans notre cœur, où il désire nous rencontrer.

**L'intériorité, une valeur en crise**

L'intériorité est une valeur en crise. On a tendance aujourd’hui à considérer avec suspicion la « vie intérieure », alors qu’autrefois, elle était synonyme de vie spirituelle. Il existe des dictionnaires de spiritualité qui omettent complètement les mots « intériorité » et « recueillement », et d'autres qui les présentent, non sans exprimer certaines réserves. Par exemple, ils font remarquer qu’après tout, il n’existe aucun terme biblique qui corresponde exactement à ces mots ; qu'il peut y avoir eu, sur ce point, une influence décisive de la philosophie platonicienne ; que cela pourrait favoriser le subjectivisme, etc.

On trouve un symptôme révélateur de cette perte de goût et d'estime de l'intériorité dans le destin de « L'Imitation de Jésus-Christ », qui est une sorte de manuel d'introduction à la vie intérieure. Alors que c’était le livre le plus aimé des chrétiens après la Bible, il est devenu quasi ignoré en quelques décennies.

Certaines causes de cette crise sont anciennes et inhérentes à notre nature. Notre « composition », c'est-à-dire le fait que nous sommes constitués de chair et d'esprit, nous fait ressembler à un plan incliné, incliné vers l'extérieur, le visible et le multiple. Comme l'univers après l'explosion initiale (le célèbre *Big Bang*), nous aussi sommes en phase d’expansion et nous nous éloignons du centre. *« L'œil n'a jamais fini de voir, ni l'oreille d'entendre[[13]](#footnote-13). »* Nous sommes en permanence « en sortie », à travers ces cinq portes ou fenêtres que sont nos sens.

D’autres causes sont plus spécifiques et actuelles. L’une est l’émergence du « social », qui est certes une valeur positive de notre époque, mais qui, si elle n’est pas rééquilibrée, peut accentuer encore la projection vers l’extérieur et la dépersonnalisation de l’homme. Dans la culture sécularisée et laïque dans laquelle nous vivons, la psychologie et la psychanalyse assument désormais le rôle que jouait l'intériorité chrétienne, mais elles se limitent à l'inconscient de l'homme et, de toute façon, à sa subjectivité, faisant abstraction de toute relation à Dieu.

Dans le domaine ecclésial, l'affirmation, à la suite du Concile, de l'idée d'une « Eglise pour le monde » a amené parfois à remplacer l'idéal de la fuite *du* monde par l'idéal de la fuite *vers* le monde. L'abandon de l'intériorité et la projection vers l'extérieur sont un aspect - et parmi les plus dangereux - du phénomène de sécularisation. On a même tenté de justifier théologiquement cette nouvelle orientation qui a pris le nom de théologie de la mort de Dieu ou de la cité laïque. Dieu - dit-on - nous a donné l'exemple lui-même. En s'incarnant, il s'est vidé de lui-même, il est sorti de lui-même, de l'intériorité trinitaire, il est devenu « mondain », c'est-à-dire perdu dans le profane. Il est devenu un Dieu « en dehors de lui ».

**L'intériorité dans la Bible**

Comme toujours, à la crise d’une valeur traditionnelle, dans le christianisme, il faut réagir en mettant en œuvre une récapitulation, c'est-à-dire en reprenant les choses à leur principe pour les porter à un nouvel achèvement. En d’autres termes, il s’agit de repartir de la parole de Dieu et, à sa lumière, de retrouver, dans la Tradition même, l’élément vital et pérenne, en le libérant des éléments caducs dont il s’est revêtu au cours des siècles. C’est la méthode que le Concile Vatican II a adoptée dans tous ses travaux. Comme dans la nature, au printemps, on débarrasse l'arbre de ses branches de la saison précédente en les taillant, pour permettre au tronc de fleurir à nouveau, on doit faire de même à certaines occasions dans la vie de l'Église.

Déjà les prophètes d’Israël avaient lutté pour déplacer l’intérêt du peuple de ses pratiques extérieures de culte et de ritualisme vers l’intériorité de la relation à Dieu. *« … ce peuple s'approche de moi en me glorifiant de la bouche et des lèvres »*, lisons-nous dans Isaïe, *« alors que son cœur est loin de moi, parce que la crainte qu'ils ont de moi n'est que précepte enseigné par les hommes[[14]](#footnote-14) ».* La raison en est que *« les hommes regardent l'apparence, mais le Seigneur regarde le cœur[[15]](#footnote-15) »*. *« Déchirez vos cœurs et non pas vos vêtements »*, lisons-nous chez un autre prophète[[16]](#footnote-16).

C'est le type de réforme religieuse que Jésus a repris et mené à bien. Celui qui examine l’œuvre de Jésus et ses paroles, en dehors de tout souci dogmatique, du point de vue de l’histoire des religions, constate tout d’abord une chose : il a voulu renouveler la religiosité juive, qui a souvent fini dans les marécages du ritualisme et du légalisme, en remettant en son centre une relation intime et vécue avec Dieu. Il ne cesse jamais de nous rappeler vers ce domaine « secret », le « cœur », où s’opère le vrai contact avec Dieu et avec sa volonté vivante, et dont dépend la valeur de toute action[[17]](#footnote-17). L'appel à l'intériorité trouve sa motivation biblique la plus profonde et la plus objective dans la doctrine de l'habitation de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, dans l'âme de tout baptisé[[18]](#footnote-18).

Au fil du temps, dans la vision biblique de l'intériorité chrétienne, quelque chose s'était obscurci, contribuant à la crise dont j'ai parlé plus haut. Dans certains courants spirituels, comme chez certains mystiques rhénans, le caractère objectif de cette intériorité s'était assombri. Ils insistaient sur le retour vers le « fond de l'âme », à travers ce qu'ils ont appelé « l'introversion ». Mais il n'est pas toujours clair si ce « fond de l'âme » appartient à la réalité de Dieu ou à celle de l'ego ou, pire, s'il est les deux à la fois, fusionnés de manière panthéistique.

Au cours des derniers siècles, l'aspect de la *méthode* avait fini par prévaloir sur le *contenu* de l'intériorité chrétienne, la réduisant parfois à une sorte de technique de concentration et de méditation, plutôt qu'à la rencontre du Christ vivant dans le cœur, même si, à aucune époque, de splendides réalisations de l'intériorité chrétienne n’ont pas manqué. Sainte Elisabeth de la Trinité est dans la ligne de la plus pure intériorité objective lorsqu'elle écrit : « J'ai trouvé mon Ciel sur la terre puisque le Ciel, c'est Dieu, et Dieu, c'est mon âme. »[[19]](#footnote-19)

**Retour à l'intériorité**

Mais revenons au présent. Pourquoi est-il urgent de parler de nouveau de l'intériorité et d'en redécouvrir le goût ? Nous vivons dans une civilisation toute projetée vers l'extérieur. On observe dans le domaine physique la même chose que dans le domaine spirituel. L'homme envoie ses sondes à la périphérie du système solaire, il photographie ce qu’il y a sur des planètes lointaines ; et par ailleurs, il ignore ce qui s’agite à quelques milliers de mètres sous la croûte terrestre et ne peut donc pas prédire les séismes et les éruptions volcaniques. Nous savons également, désormais en temps réel, ce qui se passe à l’autre bout du monde, mais nous ignorons ce qui se passe au plus profond de nos cœurs. Nous vivons comme dans une centrifugeuse à plein régime.

S’évader, c'est-à-dire sortir, c'est une sorte de mot d’ordre. Il existe même une littérature d'évasion, des spectacles d'évasion. L’évasion s’est, pour ainsi dire, institutionnalisée. Le silence fait peur. On n’arrive pas à vivre, à travailler, à étudier sans bruit ni musique autour. Il y a une sorte d'*horror vacui*, de « peur du vide », qui pousse à l'étourdissement.

J'ai eu l'occasion de mettre un jour les pieds dans une boîte de nuit, invité à parler aux jeunes qui y étaient rassemblés. Cela m’a suffi pour me faire une idée de ce qui y règne : une orgie de vacarme, un bruit assourdissant. Des enquêtes ont été réalisées auprès de jeunes à la sortie de la discothèque et à la question : « Pourquoi vous retrouvez-vous là ? », certains ont répondu : « Pour ne pas penser ! » Mais il n’est pas difficile d’imaginer à quelles manipulations sont exposés des jeunes qui ont désormais renoncé à penser.

*« Que la servitude pèse sur ces gens et qu'ils travaillent, sans rêvasser* aux paroles de Moïse ! », fut l’ordre du pharaon d’Égypte[[20]](#footnote-20). L’ordre tacite, mais non moins péremptoire, des pharaons modernes est : « Que le vacarme pèse sur ces jeunes gens, qu’ils en soient abasourdis au point de ne plus penser, qu’ils ne fassent pas de choix libres, mais qu’ils suivent la mode qui nous arrange, qu’ils achètent ce que nous disons, nous, et qu’ils pensent ce que nous voulons ! » Pour un secteur très influent de notre société, celui du divertissement et de la publicité, les individus ne comptent plus que comme des « spectateurs », des chiffres qui font croître « l’audience » des programmes.

Il faut opposer un « non ! » résolu à ces démarches. Les jeunes sont aussi les plus généreux, et ils sont prêts à se rebeller contre cet esclavage ; il y a des groupes de jeunes qui réagissent à cette agression et, au lieu de fuir, cherchent des lieux et des moments de silence et de contemplation pour se retrouver eux-mêmes et, en eux-mêmes, retrouver Dieu. Ils sont nombreux, même si personne ne parle d’eux. Certains ont fondé des maisons de prière et d’adoration eucharistique perpétuelles et, par l’intermédiaire du Net, permettent à beaucoup de se joindre à eux.

L'intériorité est ce qui nous conduit à une vie authentique. Aujourd'hui, on parle beaucoup d'authenticité, et c'est le critère de succès - ou pas - de la vie. Martin Heidegger, peut-être le philosophe le plus connu du siècle dernier, a placé ce concept au centre de son système. Pour le chrétien, la véritable authenticité ne peut s’obtenir qu'en vivant « Coram Deo », en présence de Dieu[[21]](#footnote-21).

« Un gardien de vaches » - écrit Kierkegaard – « qui, si cela était possible, est un moi devant ses vaches, est donc un moi très bas ; un souverain qui est un moi devant ses serviteurs, même chose. Aucun des deux n’est un moi véritable ; dans les deux cas, la mesure manque ... Mais quelle réalité infinie le moi n’acquiert-il pas, en acquérant la conscience d'exister devant Dieu, devenant un moi humain, dont la mesure est Dieu ! [...] On parle beaucoup de vies gâchées. Mais n’est gaspillée que la vie de cet homme qui ne s’est jamais rendu compte, car il ne l’a jamais eu - dans le sens le plus profond du terme - l’impression qu’il existe un Dieu et que lui, lui-même, son moi, se tient devant ce Dieu[[22]](#footnote-22) ».

L’Évangile nous raconte l’histoire d’un de ces « bergers ». Il s'était échappé de la maison de son père et avait dissipé ses biens et sa jeunesse, vivant une vie dissolue. Mais un jour, *« il rentra en lui-même[[23]](#footnote-23) »*. Il passa sa vie en revue, prépara ce qu’il allait dire et partit pour la maison de son père[[24]](#footnote-24). Sa conversion eut lieu à ce moment précis, avant même qu’il ne se lève, alors qu'il était seul au milieu d'un troupeau de cochons. Elle eut lieu au moment-même où il « rentra en lui-même ». Ensuite, il ne fit qu'accomplir ce qu'il avait décidé. Sa conversion extérieure fut précédée de sa conversion intérieure, qui lui offrit sa valeur. Quelle fécondité dans cette « rentrée en soi-même ! »

Les jeunes ne sont pas les seuls à être submergés par la vague d’extériorité. Les personnes les plus engagées et les plus actives dans l’Eglise le sont également. Y compris les religieux ! La dissipation est le nom de la maladie mortelle qui nous menace tous. Nous finissons par être comme un vêtement à l’envers, l’âme exposée à tous les vents. Dans un discours prononcé pour les supérieurs d'un ordre religieux contemplatif, saint Paul VI déclarait :

« Nous sommes aujourd’hui dans un monde qui semble aux prises avec une fièvre qui s’infiltre même dans le sanctuaire et la solitude. Le bruit et le vacarme ont presque tout envahi. Les gens ne peuvent plus se recueillir. En prise à mille distractions, ils dissipent généralement leurs énergies derrière les différents aspects de la culture moderne. Journaux, magazines, livres envahissent l'intimité de nos maisons et de nos cœurs. Il est plus difficile qu’autrefois de trouver le cadre de recueillement dans lequel l’âme peut pleinement se plonger en Dieu ».

Sainte Thérèse d'Avila a écrit un ouvrage intitulé « Le château intérieur[[25]](#footnote-25) » qui est certainement l'un des fruits les plus accomplis de la doctrine chrétienne de l'intériorité. Mais il existe aussi, hélas, un « château extérieur » et nous constatons aujourd’hui qu’il est possible de s’enfermer dans ce château. Enfermé à l'extérieur de la maison, incapable d’y revenir. Prisonniers de l'extériorité ! Saint Augustin décrit ainsi sa vie avant sa conversion :

« Vous étiez au dedans, moi au dehors de moi-même ; et c’est au dehors que je vous cherchais ; et je poursuivais de ma laideur la beauté de vos créatures. Vous étiez avec moi, et je n’étais pas avec vous ; retenu loin de vous par tout ce qui, sans vous, ne serait que néant[[26]](#footnote-26). »

Combien d'entre nous devraient répéter cette confession amère : « Vous étiez au dedans, moi au dehors de moi-même ! » Certains rêvent de solitude, mais ils ne font qu'en rêver. Ils l'aiment, tant qu'elle reste dans leur rêve et ne se traduit jamais dans la réalité. En réalité, ils la fuient, ils en ont peur. La disparition du silence est un symptôme grave. On a enlevé presque partout ces pancartes typiques qui, dans chaque couloir des maisons religieuses, intimaient en latin : *Silentium* ! Je crois que le dilemme plane sur de nombreux lieux religieux : le silence ou la mort ! Soit on retrouve un climat et des moments de silence et d’intériorité, soit on va se vider spirituellement, de manière progressive et totale. Jésus appelle l'enfer *« les ténèbres extérieures[[27]](#footnote-27) »* et cette désignation est hautement significative.

Nous ne devons pas nous laisser séduire par l'objection habituelle : mais Dieu, on le trouve dehors, dans les frères, dans les pauvres, dans la lutte pour la justice ; on le trouve dans l'Eucharistie qui est en dehors de nous, dans la parole de Dieu ... Tout cela est vrai. Mais où est-ce que vous « rencontrez » vraiment le frère et le pauvre, sinon dans votre cœur ? Si vous ne le rencontrez qu’à l'extérieur, ce n'est pas un moi, une personne que vous rencontrez, mais une chose ; vous le heurtez plus que vous ne le rencontrez. Où rencontrez-vous le Jésus de l'Eucharistie, sinon dans la foi, c'est-à-dire en vous ? Une rencontre authentique entre deux personnes ne peut se produire qu'entre deux consciences, deux libertés, c'est-à-dire deux intériorités.

Il est faux du reste de penser que l'insistance sur l'intériorité puisse nuire à l'engagement actif pour le Royaume et la Justice ; penser, en d'autres termes, qu'affirmer la primauté de l'intention puisse nuire à l'action. L'intériorité ne s'oppose pas à l'action, mais à une certaine manière d’accomplir l'action. Loin de diminuer l'importance de *l'agir* pour Dieu, l'intériorité la sous-tend et la conserve.

**L'ermite et son ermitage**

Si nous voulons imiter ce que Dieu a fait en s’incarnant, imitons-le vraiment jusqu'au bout. Il est vrai qu'il s'est vidé, qu’il est sorti de lui-même, de son intériorité trinitaire, pour venir dans le monde. Mais nous savons comment cela s'est passé : « Ce qu’il était il l’est resté, ce qu’il n'était pas il l’est devenu », dit un vieil adage sur l'Incarnation. Sans abandonner le sein du Père, le Verbe vient parmi nous. Nous aussi, nous allons vers le monde, mais sans jamais sortir complètement de nous-mêmes. « L'homme intérieur » - dit « L'Imitation de Jésus-Christ » – « se recueille spontanément parce qu'il ne se disperse jamais complètement dans les choses extérieures. Il n’est pas dérangé par l’activité extérieure ni les occupations nécessaires en leur temps, mais il sait s’adapter aux circonstances [[28]](#footnote-28)».

Mais essayons aussi de voir comment faire, dans la pratique, pour reprendre l'habitude de l'intériorité et la conserver. Moïse était un homme très actif. Mais on lit qu’il s’était fait construire une tente mobile et qu’à chaque étape de l’exode, il la montait à l’extérieur du camp et y entrait régulièrement pour consulter le Seigneur. C’est là que le Seigneur parlait à Moïse *« face à face, comme on parle d’homme à homme[[29]](#footnote-29) »*.

Cela ne peut pas toujours se faire. On ne peut pas toujours se retirer dans une chapelle ou dans un endroit isolé pour retrouver le contact avec Dieu. Saint François d’Assise suggère un autre moyen plus à portée de main. En envoyant ses frères sur les routes du monde, il disait : Nous avons toujours un ermitage avec nous, partout où nous allons, et chaque fois que nous le voulons, nous pouvons, comme ermites, rentrer dans notre ermitage. « Frère corps est l'ermitage et l'âme l'ermite qui y habite pour prier Dieu et méditer[[30]](#footnote-30) ». C’est la même recommandation que sainte Catherine de Sienne exprimait avec l’image de la « cellule intérieure » que chacun porte avec lui et dans laquelle il est toujours possible de se retirer en pensée, pour renouer un contact vivant avec la Vérité qui habite en nous. C’est à cette cellule intérieure non délimitée par des parois, dit St. Ambroise, que Jésus nous invite lorsqu’il dit : « Pour toi, quand tu pries, retire-toi dans ta chambre, ferme sur toi la porte, et prie ton Père qui est là, dans le secret » (Mt 6,6).[[31]](#footnote-31)

Nous avons commencé en écoutant l'appel de saint Augustin à rentrer en notre cœur ; nous terminons en écoutant un autre appel tout aussi pressant qui va dans le même sens, celui que saint Anselme d'Aoste adresse au lecteur au début de son *Proslogion* :

Allons, courage, pauvre homme ! Fuis un peu tes occupations, dérobe-toi un moment au tumulte de tes pensées. Rejette maintenant tes lourds soucis et laisse de côté tes tracas. Donne un petit instant à Dieu et repose-toi un peu en lui. Entre dans la chambre de ton esprit, bannis-en tout, sauf Dieu ou ce qui peut t’aider à le chercher. *« Ferme la porte[[32]](#footnote-32) »* et mets-toi à sa recherche. A présent, parle mon cœur, ouvre-toi tout entier et dis à Dieu : *«* *Je cherche ton visage ; c’est ton visage, Seigneur que je cherche*[[33]](#footnote-33)*»*.

Avec ces désirs et propositions, commençons notre journée de travail au service de l'Église.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

Traduit en Français par Cathy Brenti, Communauté des Béatitudes

P. Raniero Cantalamessa OFMCap

**L'IDOLÂTRIE, ANTITHÈSE DU DIEU VIVANT**

Troisième prédication de Carême 2019

Tous les matins au réveil, nous vivons une expérience unique à laquelle nous faisons à peine attention. Pendant la nuit, les choses que nous avons laissées autour de nous la veille au soir sont encore là : le lit, la fenêtre, la chambre. Peut-être le soleil brille-t-il déjà à l'extérieur, mais nous ne le voyons pas, car nous avons encore les yeux fermés et les stores baissés. Ce n’est qu’à mon réveil que les choses commencent ou recommencent à exister pour moi, parce que j’en prends conscience, je me rends compte qu’elles existent. Avant mon réveil, c'est comme si elles n'existaient pas.

C’est la même chose avec Dieu. Il est toujours là ; *« c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être »*, disait Paul aux Athéniens[[34]](#footnote-34) ; mais souvent cela se produit comme dans notre sommeil, sans que nous en soyons conscients. Notre esprit aussi a besoin de se réveiller, d’avoir un sursaut de conscience. C'est pourquoi les Ecritures nous exhortent si souvent à sortir de notre sommeil : *« Réveille-toi, ô toi qui dors, relève-toi d'entre les morts, et le Christ t'illuminera[[35]](#footnote-35) »*, *« c'est le moment, l'heure est déjà venue de sortir de votre sommeil[[36]](#footnote-36) ! »* C’est ce que nous nous proposons de faire pour poursuivre, pendant ce Carême, notre recherche du Dieu vivant..

**L'idolâtrie ancienne et nouvelle**

Le Dieu de la Bible est appelé le Dieu « vivant », pour être ainsi distingué des idoles qui sont des choses mortes. C'est la bataille qui unit tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il suffit d’ouvrir presqu’au hasard une page des Prophètes ou des Psaumes pour y trouver les signes de cette lutte épique en faveur du Dieu unique d’Israël. L'idolâtrie est l'antithèse exacte du Dieu vivant. A propos des idoles, un psaume dit :

*« Leurs idoles : or et argent,*

*ouvrages de mains humaines.*

*Elles ont une bouche et ne parlent pas,*

*des yeux et ne voient pas,*

*des oreilles et n'entendent pas,*

*des narines et ne sentent pas.*

*Leurs mains ne peuvent toucher,*

*leurs pieds ne peuvent marcher,*

*pas un son ne sort de leur gosier[[37]](#footnote-37) ! »*

En contraste avec les idoles, le Dieu vivant apparaît comme un Dieu qui « opère ce qu'il veut », qui parle, qui voit, qui entend, un Dieu qui « respire » ! Le souffle de Dieu a aussi un nom dans les Écritures : il s'appelle *Ruah Jahwe*, l'Esprit de Dieu.

Malheureusement, le combat contre l'idolâtrie ne s'est pas achevé avec la fin du paganisme historique ; il est toujours en vigueur. Les idoles ont changé de nom, mais elles sont plus présentes que jamais. Y compris à l’intérieur de chacun de nous, où nous verrons qu’il en existe une qui est la plus redoutable. Cela vaut donc la peine pour une fois de s'attarder sur ce problème, car c’est un problème actuel, et pas seulement passé.

Celui qui a fait de l'idolâtrie l'analyse la plus lucide et la plus profonde, c’est l'apôtre Paul. Laissons-nous guider par lui à la découverte du *« veau d'or »* qui se niche en chacun de nous. Au début de sa Lettre aux Romains, nous lisons ces mots :

*« Or la colère de Dieu se révèle du haut du ciel contre toute impiété et contre toute injustice des hommes qui, par leur injustice, font obstacle à la vérité. En effet, ce que l'on peut connaître de Dieu est clair pour eux, car Dieu le leur a montré clairement. Depuis la création du monde, on peut voir avec l'intelligence, à travers les œuvres de Dieu, ce qui de lui est invisible : sa puissance éternelle et sa divinité. Ils n'ont donc pas d'excuse, puisque, malgré leur connaissance de Dieu, ils ne lui ont pas rendu la gloire et l'action de grâce que l'on doit à Dieu. Ils se sont laissé aller à des raisonnements sans valeur, et les ténèbres ont rempli leurs cœurs privés d'intelligence[[38]](#footnote-38). »*

Dans l'esprit de ceux qui ont étudié la théologie, ces mots sont presque exclusivement liés à la thèse de la possibilité qu’ont les créatures de connaître avec leur raison l'existence de Dieu. Par conséquent, une fois ce problème résolu, ou dès qu’il cesse d’être aussi actuel que par le passé, il est très rare que l’on se rappelle ces mots et qu’on leur accorde de la valeur. Mais cette question de la connaissance naturelle de Dieu est, dans le contexte, un problème complètement marginal. Les paroles de l'Apôtre ont bien plus à nous dire ; elles contiennent un de ces « tonnerres de Dieu » capable de fracasser même les cèdres du Liban.

L'Apôtre est déterminé à démontrer la situation de l'humanité avant le Christ et en dehors de lui ; autrement dit, par où commence le processus de la rédemption. Ce processus ne part pas de zéro, de la nature, mais d’en-dessous de zéro, du péché. Tous ont péché, nul n’est exclu. L'Apôtre divise le monde en deux catégories : les Grecs et les Juifs, c'est-à-dire les païens et les croyants, et commence son réquisitoire précisément par le péché des païens. Il identifie le péché fondamental du monde païen dans l'impiété et l'injustice. Il dit que c'est une attaque contre la vérité ; non pas de telle ou telle vérité, mais de la vérité ultime de toutes choses.

Le péché fondamental, l’objet premier de la colère divine, est identifié dans l'*asebeia*, c'est-à-dire dans l'impiété. En quoi cette impiété consiste-t-elle exactement ? L'Apôtre l'explique immédiatement en disant qu'elle consiste dans le refus de « glorifier » et de « remercier » Dieu, autrement dit, dans le refus de reconnaître Dieu en tant que Dieu, dans le fait de ne pas lui attribuer la considération qui lui est due. Cela consiste, pourrait-on dire, à « ignorer » Dieu, et là cependant, ignorer ne signifie pas tant « ne pas savoir qu'il existe », mais « faire comme s'il n'existait pas ».

Dans l'Ancien Testament, nous entendons Moïse crier au peuple : *« Reconnais que c’est le Seigneur ton Dieu qui est Dieu[[39]](#footnote-39) »* et un psalmiste reprend ce cri en disant : *« Reconnaissez que le Seigneur est Dieu : il nous a faits, et nous sommes à lui, nous, son peuple, son troupeau[[40]](#footnote-40). »* Réduit à son noyau d’origine, le péché revient à nier cette « reconnaissance » ; c’est la tentative de la créature d’annuler l’infinie différence de qualité qui existe entre la créature et le Créateur, en refusant de dépendre de Lui. Ce refus s'est déployé de manière concrète dans l'idolâtrie, dans laquelle on adore la créature à la place du Créateur[[41]](#footnote-41). Les païens, continue l'Apôtre,

*« se sont laissé aller à des raisonnements sans valeur, et les ténèbres ont rempli leurs cœurs privés d'intelligence. Ces soi-disant sages sont devenus fous ; ils ont échangé la gloire du Dieu impérissable contre des idoles représentant l'être humain périssable ou bien des volatiles, des quadrupèdes et des reptiles[[42]](#footnote-42). »*

L'Apôtre ne veut pas dire que tous les païens, indistinctement, ont vécu subjectivement dans ce type de péché (plus loin, il parlera des païens dont la façon d'agir prescrite par la Loi est inscrite dans leur cœur[[43]](#footnote-43)) ; il veut seulement dire quelle est la situation objective de l'homme après le péché. Saint Augustin expliquera par une image ce qui s’est passé avec le péché originel. L’homme a été créé par Dieu « droit », dans le double sens de juste et de tourné vers le haut. Le péché a consisté en la *curvitas*, dans le repliement de l'homme sur lui-même[[44]](#footnote-44) ; autrement dit, en se mettant à la place de Dieu.

Dans l'idolâtrie, l'homme « n'accepte » pas Dieu, mais il se fait un dieu. Les rôles sont inversés : l'homme devient le potier, et Dieu le vase qu'il façonne à sa guise[[45]](#footnote-45). Il y a dans tout cela un renvoi, au moins implicite, au récit de la Création[[46]](#footnote-46). Là on dit que Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance ; ici on dit que l'homme a échangé avec Dieu l'image et la figure de l'homme corruptible. En d'autres termes, Dieu a créé l'homme à son image, et désormais l'homme crée Dieu à son image. Puisque l'homme est violent, il fera de la violence un dieu, Mars ; parce qu'il est luxurieux, il fera de la luxure une déesse, Vénus, etc. Il se projette lui-même sur Dieu.

**« Cet homme, c’est toi ! »**

Il serait facile de montrer que c’est aussi la situation dans laquelle, d’une certaine manière, nous nous sommes retrouvés, en Occident, du point de vue religieux et à partir de laquelle l’athéisme moderne a commencé avec la célèbre maxime de Feuerbach : « Ce n’est pas Dieu qui a créé l’homme à son image, mais c’est l’homme qui crée Dieu à son image ». D’une certaine façon, il nous faut admettre que cette affirmation est vraie ! Oui, dieu est vraiment un produit de l'esprit humain. Mais le problème est de savoir de quel dieu il s'agit. Certainement pas du Dieu vivant de la Bible, mais seulement de l'un de ses substituts.

Imaginons qu'aujourd'hui un déséquilibré tape à coups de marteau sur la statue du David de Michel-Ange qui se trouve dehors, devant le Palazzo della Signoria de Florence, puis se mette à crier triomphalement : « J'ai détruit le David de Michel-Ange ! Il n’y a plus de David ! Il n’y a plus de David ! » Il ne sait pas, pauvre gars, qu'il ne s'agissait que d'un calque, d'une copie destinée aux touristes pressés, car le vrai David de Michelangelo, à la suite d'une agression de ce type dans le passé, a été retiré de la circulation et placé dans la Galerie de l’Académie. C'est ce qui est arrivé à Nietzsche lorsque, par la bouche d'un de ses personnages, il a proclamé : « Nous avons tué Dieu[[47]](#footnote-47) ! » Il ne s'est pas rendu compte que ce n’était pas le vrai Dieu qu’il avait tué, mais une simple copie de lui « en plâtre ».

Une simple observation suffit pour se convaincre que l’athéisme moderne n’a rien à voir avec le Dieu de la foi chrétienne, mais avec une idée déformée de lui. Si l'idée de Dieu un et trine s’était maintenue en théologie (plutôt que de parler d'un vague « Être suprême »), Feuerbach n'aurait pas eu autant de facilité à faire triompher sa thèse selon laquelle Dieu est une projection que l'homme fait de lui-même et de son essence. Quel besoin l'homme aurait-il de se scinder en trois : Père, Fils et Saint-Esprit ? C'est le vague déisme qui est démoli par l'athéisme moderne, pas la foi en un Dieu un et trine.

Mais passons à autre chose. Nous ne sommes pas ici pour réfuter l'athéisme moderne, ni pour un cours de théologie pastorale ; nous sommes ici pour faire un chemin de conversion personnelle. Quel rôle avons-nous - je veux parler maintenant de « nous » dans le sens de nous qui sommes ici, de nous, croyants - dans le formidable réquisitoire de la Bible contre l'idolâtrie ? D'après ce que nous avons dit jusque-là, il semblerait en fait que nous ayons plus que tout autre un rôle d'accusateurs. Mais écoutons bien ce qui suit dans la Lettre de Paul aux Romains. Après avoir arraché le masque de la face du monde, l'Apôtre arrache également le masque de notre visage et nous voyons comment.

*« De même, toi, l'homme qui juge, tu n'as aucune excuse, qui que tu sois : quand tu juges les autres, tu te condamnes toi-même car tu fais comme eux, toi qui juges. Or, nous savons que Dieu juge selon la vérité ceux qui font de telles choses. Et toi, l'homme qui juge ceux qui font de telles choses et les fais toi-même, penses-tu échapper au jugement de Dieu[[48]](#footnote-48) ? »*

La Bible raconte l’histoire suivante. Le roi David avait commis un adultère ; pour le couvrir, il fit tuer le mari de la femme pendant la guerre, de sorte que le fait même qu’il se soit approprié la femme puisse apparaître comme un acte de générosité du roi à l'égard du soldat mort en se battant pour lui. Une vraie chaîne de péchés. Arrive alors le prophète Nathan, envoyé par Dieu, qui raconte à David une parabole (mais le roi ne savait pas que c'était une parabole). Il y avait, dit-il, dans la ville un homme très riche qui avait des troupeaux de moutons. Il y avait aussi un homme pauvre qui ne possédait qu'une seule brebis à laquelle il tenait beaucoup, de qui il tirait sa subsistance et qui dormait avec lui. Un invité arriva chez le riche qui, voulant épargner ses moutons, s'empara de la brebis du pauvre et la fit tuer pour préparer le repas de son invité. En entendant cette histoire, la colère de David éclata contre l'homme et il dit : *« l’homme qui a fait cela mérite la mort ! »* Alors, Nathan, abandonnant brusquement la parabole et pointant le doigt sur David, lui dit : *« Cet homme, c’est toi[[49]](#footnote-49) ! »*

C'est bien ce que l'apôtre Paul fait avec nous. Après nous avoir traînés derrière lui, dans un juste dédain et avec horreur devant l’impiété du monde, passant du premier au deuxième chapitre de sa Lettre, comme s’il se tournait tout à coup vers nous, il nous redit : *« Cet homme, c’est toi ! »* La réapparition, à ce stade, du terme « inexcusable » (*anapologetos*), employé ci-dessus pour les païens, ne laisse aucun doute sur les intentions de Paul. Quand tu jugeais les autres - nous dit-il – tu te condamnais toi-même. L'horreur que tu as conçue pour l'idolâtrie, c’est le moment de la retourner contre toi.

Dans le deuxième chapitre, l’ « accusateur » se révèle être le juif que l’on prend ici, surtout, comme type. Le « juif » est le non-grec, le non-païen[[50]](#footnote-50) ; c’est l'homme pieux et croyant qui, fort de ses principes et en possession d'une morale révélée, juge le reste du monde et en jugeant se sent en sécurité. Le « juif » est, en ce sens, chacun de nous. Origène disait même que, dans l'Église, ce sont les évêques, les prêtres et les diacres, c'est-à-dire les guides et les maîtres, qui sont visés par ces paroles de l'Apôtre[[51]](#footnote-51).

Paul a vécu ce choc lui-même quand, après avoir été pharisien, il est devenu chrétien. Il peut donc maintenant parler avec assurance et indiquer aux croyants le chemin pour sortir du pharisaïsme. Il dévoile l'étrange et fréquente illusion de ces personnes pieuses et religieuses qui se croient à l'abri de la colère de Dieu, uniquement parce qu'elles ont une idée claire du bien et du mal, qu'elles connaissent la Loi et savent l'appliquer à autrui, tout en pensant qu’en ce qui les concerne, le privilège d'être du côté de Dieu ou, la « bonté » et la « patience » de Dieu, qu'ils connaissent bien, feront une exception pour eux.

Imaginons la scène. Un père réprimande l'un de ses fils pour quelque transgression ; un autre de ses fils, qui a commis la même faute, croyant s’attirer la sympathie de son père et ainsi échapper au reproche, se met lui aussi à gronder son frère tout haut. Le père s'attendait à bien autre chose. L’entendant réprimander son frère et voyant sa bonté et sa patience à son égard, il aurait dû courir se jeter à ses pieds, s’avouant tout aussi coupable de la même faute et lui promettant de s’amender.

*« Ou bien méprises-tu ses trésors de bonté, de longanimité et de patience, en refusant de reconnaître que cette bonté de Dieu te pousse à la conversion ? Avec ton cœur endurci, qui ne veut pas se convertir, tu accumules la colère contre toi pour ce jour de colère, où sera révélé le juste jugement de Dieu[[52]](#footnote-52). »*

Quel tremblement de terre le jour où vous réalisez que la parole de Dieu vous parle ainsi et que ce « tu », c’est vraiment vous ! C’est ce qui se produit comme quand un juriste est tout à fait disposé à analyser une phrase de condamnation célèbre prononcée dans le passé et qui fait autorité, quand soudain, en y regardant de plus près, il réalise que la phrase s’applique aussi à lui et est toujours pertinente : du coup cela change son état d'esprit et le cœur cesse d'être sûr de soi. Ici la parole de Dieu est engagée dans un véritable tour de force ; elle doit renverser la situation de celui qui la traite. Ici, il n'y a pas d'échappatoire, il n’y a plus qu’à « s'effondrer » et dire comme David : *« J'ai péché[[53]](#footnote-53) ! »*, sinon le cœur s'endurcit de nouveau et la personne ne se repent pas. A l’écoute de cette parole de Paul, on ressort, soit converti, soit endurci.

Mais quelle est l'accusation spécifique que l'Apôtre brandit contre les « pieux » ? Celle - dit-il – de faire *« les mêmes choses »* qu'ils condamnent chez les autres. *« Les mêmes choses »*, dans quel sens ? Dans le sens que ce sont *matériellement* les mêmes ? Oui[[54]](#footnote-54) ; mais surtout les mêmes choses, quant à la substance, qui est l’impiété et l’idolâtrie. L'Apôtre le met mieux en lumière dans le reste de sa Lettre, lorsqu'il dénonce la prétention de se sauver par ses propres œuvres et de se faire de ce fait, créanciers, et de faire de Dieu le débiteur. Si tu observes la loi et fais toutes sortes de bonnes œuvres, mais pour affirmer ta justice, tu te mets à la place de Dieu. Paul ne fait que répéter avec d'autres mots ce que Jésus, dans l'Évangile, avait essayé de dire avec la parabole du pharisien et du publicain au Temple et d'innombrables autres façons.

Nous pouvons nous appliquer le tout à nous, chrétiens, car comme nous l'avons dit, la cible de Paul n'est pas tant les Juifs en tant que peuple, mais l'homme religieux en général, et dans son cas les soi-disant « judéo-chrétiens ». Il y a une idolâtrie cachée qui mine l'homme religieux. Si l'idolâtrie est *« de se prosterner devant l'ouvrage de leurs mains[[55]](#footnote-55) »*, si l'idolâtrie est « de mettre la créature à la place du Créateur », alors je suis idolâtre lorsque je mets la créature - *ma* créature, l’ouvrage de *mes* mains – à la place du Créateur. Ma créature peut être la maison ou l'église que je construis, la famille que je crée, l'enfant que j’ai mis au monde (combien de mères, même chrétiennes, sans s'en rendre compte, font de leur fils, surtout s'il est unique, leur dieu !) ; cela peut être l'institut religieux que j'ai fondé, le poste que j’occupe, le travail que je fais, l'école que je dirige, pour moi qui vous parle, ce même sermon que je suis en train de donner.

Au fond de chaque idolâtrie, il y a le culte de soi, l'amour propre, le fait de se placer au centre et à la première place dans l'univers, en y sacrifiant tout le reste. Il suffit que nous apprenions à nous écouter quand nous parlons pour découvrir comment s'appelle notre idole puisque, comme dit Jésus, *« ce que dit la bouche, c'est ce qui déborde du cœur[[56]](#footnote-56) » ;* nous remarquerions combien de nos phrases commencent par le mot « je ».

Le résultat est toujours l’impiété, le fait de ne pas glorifier Dieu, mais toujours et seulement soi-même, de profiter du bien, et même du service que nous rendons à Dieu – y compris Dieu lui-même ! -, pour notre propre réussite et notre affirmation personnelle. Beaucoup d’arbres au grand tronc ont la racine pivotante, une racine mère qui descend perpendiculairement sous le tronc et rend la plante robuste et inébranlable. Tant qu’on ne met pas la cognée à cette racine, on peut couper toutes les racines latérales, l'arbre ne tombera pas. Cet endroit est très étroit, il n'y a pas de place pour deux : c’est soit mon ego, soit le Christ.

Peut-être en revenant à moi, suis-je prêt, à ce stade, à reconnaître la vérité, à savoir que jusqu’à présent j'ai vécu « pour moi-même » et que je suis moi aussi impliqué dans ce mystère de l'impiété. Le Saint-Esprit m'a *« convaincu de péché »*. Commence pour moi alors le miracle toujours renouvelé de la conversion. Si le péché, comme Augustin nous l’a expliqué, a consisté en un repli sur soi, la conversion la plus radicale consiste à se « rectifier » et à se retourner vers Dieu. Cela ne pourra se faire pendant une prédication ni pendant le Carême ; mais nous pouvons au moins prendre la décision sérieuse de le faire, et c'est déjà en quelque sorte, pour Dieu, comme si c’était fait.

Si je me range de toutes mes forces du côté de Dieu, contre mon « moi », je deviens son allié ; nous sommes deux pour lutter contre le même ennemi et la victoire nous est assurée. Notre moi, comme un poisson sorti de son eau, peut continuer de frétiller et de se tortiller pendant un moment, mais il est destiné à mourir. Ce n'est pas cependant une véritable mort, mais une naissance. *« Celui qui veut sauver sa vie la perdra, mais qui perd sa vie à cause de moi la gardera[[57]](#footnote-57). »* Dans la mesure où le vieil homme meurt, naît en nous « l'homme nouveau, créé, selon Dieu, dans la justice et la sainteté[[58]](#footnote-58). L'homme ou la femme que nous tous secrètement aspirons à être.

Que Dieu nous accorde de progresser dans la véritable entreprise de notre vie qu’est notre conversion.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

Traduit de l’Italien par Cathy Brenti, Communauté des Béatitudes.

# P. Raniero Cantalamessa, OFMCap

# « C'EST LE SEIGNEUR TON DIEU QUE TU ADORERAS »

# Quatrième prédication, Carême 2019

Cette année marque le huitième centenaire de la rencontre de François d'Assise avec le sultan d'Égypte Malik al-Kâmil en 1219. Je le rappelle ici pour un détail qui touche au thème de nos méditations sur le Dieu vivant. De retour de son voyage en Orient, saint François écrit une lettre « Aux custodes des peuples ». Il y disait notamment :

« À l’intention du peuple qui vous est confié, rendez au Seigneur ce témoignage de vénération : chaque soir faites proclamer par un crieur public, ou avertissez par quelque autre signal que tout le peuple ait à rendre louange et grâces au Seigneur Dieu tout puissant. Si vous ne faites pas tout cela, sachez que vous devrez rendre compte au jour du Jugement devant le Seigneur votre Dieu Jésus-Christ. »

Il est largement admis que le saint a été inspiré pour cette exhortation par ce qu’il avait observé lors de son voyage en Orient, où il avait entendu l’appel à la prière du soir que lancent les muezzins du haut des minarets. Un bel exemple non seulement de dialogue entre les différentes religions, mais aussi d'enrichissement mutuel. Une missionnaire qui a travaillé pendant de nombreuses années dans un pays africain écrivait ces mots : « Nous sommes appelés à répondre à un besoin fondamental des hommes, au besoin profond de Dieu, à la soif d'Absolu, d'enseigner le chemin qui conduit vers Dieu, d'apprendre à prier. Voilà pourquoi, dans ce pays, les musulmans font tant de prosélytes : ils enseignent immédiatement et simplement, à adorer Dieu ».

Nous, chrétiens, avons une image différente de Dieu - un Dieu qui est amour infini, avant même d’être puissance infinie - mais cela ne doit pas nous faire oublier le devoir primordial de l'adoration. A la provocation de la Samaritaine : *« Nos pères ont adoré sur la montagne qui est là, et vous, les Juifs, vous dites que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem »,* Jésus répond avec des mots qui sont la *magna carta* de l’adoration chrétienne :

*« Femme, crois-moi : l'heure vient où vous n'irez plus ni sur cette montagne ni à Jérusalem pour adorer le Père. Vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient - et c'est maintenant - où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et vérité : tels sont les adorateurs que recherche le Père. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, c'est en esprit et vérité qu'ils doivent l'adorer[[59]](#footnote-59). »*

C'est le Nouveau Testament qui a élevé le mot adoration à cette dignité qu'il n'avait pas auparavant. Dans l'Ancien Testament, outre Dieu, l'adoration s’adresse parfois à un ange[[60]](#footnote-60) ou au roi[[61]](#footnote-61) ; au contraire, dans le Nouveau Testament, chaque fois que l'on tente d'adorer quelqu'un d'autre que Dieu et la personne du Christ, fût-ce un ange, la réaction immédiate est : « Ne le faites pas ! On ne doit adorer que Dieu seul[[62]](#footnote-62) ». Presque comme si nous courions, dans le cas contraire, un danger mortel. C’est ce que Jésus, dans le désert, rappelle d’un ton péremptoire au tentateur qui lui a demandé de l’adorer : *« Il est écrit : C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, à lui seul tu rendras un culte[[63]](#footnote-63) ».*

L'Église a accueilli cet enseignement, faisant de l'adoration l'acte par excellence du culte de *latrie*, distinct de celui dit de *dulie* réservé aux saints, et de celui dit d’*hyperdulie* réservé à la Vierge. L'adoration est donc le seul acte religieux qui ne puisse être offert à personne d’autre, dans tout l'univers - pas même à la Sainte Vierge – qu’à Dieu. C’est là sa dignité et sa force unique.

Au début, l'adoration (*proskunesis*) indiquait le geste concret de se prosterner face contre terre devant quelqu'un, en signe de respect et de soumission. C’est dans ce sens propre que le mot est employé dans les évangiles et dans l'Apocalypse ; la seule personne devant qui on peut se prosterner sur la terre est Jésus-Christ, et dans la liturgie céleste l'Agneau immolé ou le Tout-Puissant. Ce n’est que dans le dialogue avec la Samaritaine et dans 1 Corinthiens 14, 25[[64]](#footnote-64) qu’il semble désormais sorti de son sens extérieur et indique une disposition intérieure de l’âme envers Dieu. Cela deviendra de plus en plus le sens ordinaire du terme et, dans ce sens, dans le Credo, nous disons de l'Esprit Saint qu’avec le Père et le Fils, il reçoit « même adoration et même gloire ».

Pour marquer l'attitude externe correspondant à l'adoration, nous préférons le geste de plier le genou, la génuflexion. Ce dernier geste aussi est réservé exclusivement à la divinité. Nous pouvons être à genoux devant l'image de la Vierge, mais nous ne faisons pas la génuflexion devant elle, comme nous le faisons devant le Saint-Sacrement ou le Crucifix.

**Que signifie adorer**

Mais, plus que le sens et le développement du terme, nous voulons savoir en quoi consiste l’adoration et comment nous pouvons la pratiquer. L'adoration peut être préparée par une longue réflexion, mais se termine par une intuition et, comme toute intuition, elle ne dure pas longtemps. C'est comme un éclair de lumière dans la nuit. Mais d'une lumière spéciale : pas tant la lumière de la vérité que la lumière de la réalité. C'est la perception de la grandeur, de la majesté, de la beauté et en même temps de la bonté de Dieu et de sa présence qui coupe le souffle. C’est une sorte de naufrage dans l’océan sans rivages et sans fond de la majesté de Dieu. Adorer, selon l’expression de sainte Angèle de Foligno que nous avons rappelée une fois, signifie « se recueillir en unité et s’immerger dans l’abîme infini de Dieu ».

Le silence est une expression d'adoration, plus efficace que n'importe quelle parole. Il dit en soi que la réalité dépasse de beaucoup les mots. Dans la Bible, l’ordre résonne bien haut : *« Silence devant lui, terre entière[[65]](#footnote-65) ! »* et : *« Silence devant le Seigneur Dieu[[66]](#footnote-66) ! »* Quand « les sens sont enveloppés dans un silence immense et avec l'aide du silence, les souvenirs vieillissent », disait un Père du désert, alors, il ne reste plus qu'à adorer.

Le geste de Job fut un geste d’adoration quand, s’étant retrouvé face à face avec le Tout-Puissant à la fin de son histoire, il s’écria : *« Moi qui suis si peu de chose, que pourrais-je te répliquer ? Je mets la main sur ma bouche[[67]](#footnote-67) »*. En ce sens, le verset d'un psaume, repris plus tard dans la liturgie, disait dans le texte hébreu : « Pour toi, le silence est louange », *Tibi silentium laus[[68]](#footnote-68)* ! Adorer - selon l'expression merveilleuse de saint Grégoire de Nazianze - signifie élever un « hymne de silence[[69]](#footnote-69) » à Dieu. De la même manière qu’au fur et à mesure que l’on grimpe en haute montagne, l’air se fait plus rare, au fur et à mesure que l’on se rapproche de Dieu, la parole doit se faire plus courte, jusqu’à devenir à la fin complètement muette et s’unir en silence à celui qui est l'ineffable[[70]](#footnote-70).

Si l’on veut vraiment dire quelque chose pour « arrêter » l'esprit et l'empêcher de vagabonder sur d'autres objets, il convient de le faire avec le mot plus court qui existe : Amen, Oui. En fait, adorer, c’est consentir. C'est laisser Dieu être Dieu. C'est dire oui à Dieu comme Dieu et à soi-même comme créature de Dieu. En ce sens, Jésus est défini dans l'Apocalypse comme celui qui est l'Amen, le Oui fait personne[[71]](#footnote-71). Ou bien, on peut répéter sans cesse avec les séraphins : *« Qadosh, Qadosh, Qadosh : Saint ! Saint ! Saint ! »*

Par conséquent, l'adoration exige que nous nous pliions et que nous nous taisions. Mais un tel acte est-il digne de l'homme ? Cela ne l'humilie-t-il pas, dérogeant à sa dignité ? Ou plutôt, est-ce vraiment digne de Dieu ? Quel est ce Dieu qui a besoin que ses créatures se prosternent à terre devant lui et se taisent ? Peut-être Dieu est-il comme l'un de ces souverains orientaux qui ont inventé l'adoration envers eux ? Inutile de le nier, l'adoration entraîne aussi pour les créatures une forme d'humiliation radicale, le fait de se faire petit, de se rendre et de se soumettre. L'adoration comporte toujours une dimension de sacrifice, le fait d’immoler quelque chose. C’est justement cela qui atteste que Dieu est Dieu et que rien ni personne n'a le droit d'exister devant lui, si ce n'est par sa grâce. Dans l'adoration on s’immole et on se sacrifie, on sacrifie sa gloire, son autosuffisance. Mais cette gloire est une gloire fausse et inconsistante, et c'est une libération pour l'homme que de s'en débarrasser.

En adorant, on « libère la vérité qui était prisonnière de l'injustice »[[72]](#footnote-72). On devient « authentique » au sens le plus profond du terme. Dans l'adoration, on anticipe déjà le retour de toutes choses à Dieu, on s'abandonne au sens et au flux de l'être. Comme l'eau trouve sa paix en coulant vers la mer et l'oiseau sa joie en suivant le cours du vent, ainsi l'adorateur quand il adore. Adorer Dieu n'est donc pas tant un devoir, une obligation qu'un privilège, voire un besoin. L'homme a besoin de quelque chose de majestueux à aimer et à adorer ! Il est fait pour ça.

Ce n'est donc pas Dieu qui a besoin d'être adoré, mais l'homme qui a besoin d’adorer. Une préface de la messe dit : « Tu n’as pas besoin de notre louange, et pourtant c’est toi qui nous inspires de te rendre grâce. Nos chants n’ajoutent rien à ce que tu es, mais ils nous rapprochent de toi, par le Christ, notre Seigneur[[73]](#footnote-73). » F. Nietzsche s’est complètement égaré lorsqu'il a défini le Dieu de la Bible comme « cet oriental avide d’honneurs, là-haut dans le ciel[[74]](#footnote-74) ».

Cependant, l'adoration doit être libre. Ce qui fait que l’adoration est digne de Dieu et en même temps digne de l’homme, c’est la liberté, au sens où on l'entend, non seulement négativement comme absence de contrainte, mais aussi positivement comme un élan joyeux, un don spontané de la créature qui exprime ainsi sa joie de ne pas être Dieu lui-même, pour avoir un Dieu au-dessus d’elle à adorer, admirer, célébrer.

**L’adoration eucharistique**

L’Église catholique connaît une forme particulière d’adoration qui est l’adoration eucharistique. Tout grand courant spirituel au sein du christianisme a eu son charisme particulier qui constitue sa contribution particulière à la richesse de toute l'Église. Pour les protestants, c'est le culte de la Parole de Dieu ; pour les orthodoxes, le culte des icônes ; pour l'Église catholique, c'est le culte eucharistique. À travers chacune de ces trois voies, on réalise le même objectif fondamental, à savoir la contemplation du Christ et de son mystère.

Le culte et l'adoration de l'Eucharistie en dehors de la messe est un fruit relativement récent dans la piété chrétienne. Il a commencé à se développer, en Occident, à partir du XIe siècle, en réaction à l'hérésie de Bérenger de Tours, qui niait la présence « réelle » et n'admettait qu'une présence symbolique de Jésus dans l'Eucharistie. A partir de cette date, cependant, il n’y a plus eu, si l’on peut dire, de saint dans la vie duquel on ne remarque l’influence décisive de la piété eucharistique. Elle a été la source d'immenses énergies spirituelles, une sorte de foyer toujours allumé au milieu de la maison de Dieu, auquel tous les grands fils de l'Église se sont réchauffés. Des générations et des générations de fidèles catholiques ont ressenti le frisson de la présence de Dieu en chantant l'hymne *Adoro te devote* devant le Saint-Sacrement exposé.

Ce que je vais dire à propos de l'adoration et de la contemplation eucharistique s'applique presque autant à la contemplation de l'icône du Christ. La différence est que dans le premier cas il y a une présence réelle du Christ, dans le second une présence intentionnelle. Les deux sont basés sur la certitude que le Christ ressuscité est vivant et se rend présent dans les signes sacramentels et dans la foi.

En étant calme et silencieux devant Jésus dans le Saint-Sacrement, ou devant son icône, on perçoit ses désirs à notre égard, on dépose ses plans pour faire place à ceux du Christ, la lumière de Dieu pénètre peu à peu dans le cœur et le guérit. Il se passe quelque chose qui rappelle ce que l’on voit sur les arbres au printemps, le processus de la photosynthèse. Les feuilles vertes émergent des branches ; elles absorbent certains éléments de l'atmosphère qui, sous l'action du soleil, se « fixent » et se transforment en aliment pour la plante. Sans ces feuilles vertes, la plante ne pourrait pas porter ses fruits, elle ne contribuerait pas non plus à régénérer l'oxygène que nous respirons.

Nous devons être comme ces feuilles vertes ! Elles sont comme un symbole des âmes eucharistiques et des âmes contemplatives. En contemplant le « soleil de justice » qui est le Christ, elles « fixent » cette nourriture qu’est le Saint-Esprit, au profit de tout le grand arbre qu'est l'Église. En d’autres termes, c’est ce que dit également l’apôtre Paul quand il écrit : *« Et nous tous qui n'avons pas de voile sur le visage, nous reflétons la gloire du Seigneur, et nous sommes transformés en son image avec une gloire de plus en plus grande, par l'action du Seigneur qui est Esprit[[75]](#footnote-75) ».*

Un de nos poètes, Giuseppe Ungaretti, contemplant un matin le lever du soleil au bord de la mer, a écrit un poème composé de deux très courts vers, trois mots au total : « Je m'illumine d'immensité[[76]](#footnote-76) ». Ce sont des mots que pourraient reprendre ceux qui adorent le Saint-Sacrement. Dieu seul sait combien de grâces cachées ont été déversées sur l'Église grâce à ces âmes adoratrices.

L'adoration eucharistique est aussi une forme d'évangélisation, et des plus efficaces. De nombreuses paroisses et communautés qui l’ont établie dans leur programme quotidien ou hebdomadaire en font l’expérience directe. Voir des personnes qui, le soir ou la nuit, sont en adoration silencieuse devant le Saint-Sacrement dans une église éclairée a poussé de nombreux passants à entrer et, après s’être arrêtés un instant, à s'exclamer : « Dieu est ici ! » Tout comme il est écrit que cela se passait dans les premières assemblées de chrétiens[[77]](#footnote-77).

La contemplation chrétienne n'est jamais à sens unique. Elle ne consiste pas – comme on dit - à se regarder le nombril, à la recherche de son moi profond. Elle consiste toujours en deux regards qui se croisent. Ce paysan de la paroisse d'Ars pratiquait donc une excellente contemplation eucharistique, lui qui, interrogé par le Saint Curé sur ce qu'il faisait ainsi tout le temps à l’église, répondit : « Monsieur le curé, je ne lui dis rien, je l'avise et il m'avise." Je le regarde et il me regarde.

Si parfois notre regard baisse et s’évanouit, celui de Dieu, lui, ne s’évanouit jamais. La contemplation eucharistique se réduit parfois à tenir simplement compagnie à Jésus, à se placer sous son regard, en lui donnant aussi la joie de nous contempler, nous qui, bien que créatures de rien du tout et pécheurs, sommes cependant le fruit de sa Passion, ceux pour qui il a donné sa vie. Nous accueillons l’invitation que Jésus a adressée à ses disciples à Gethsémani : *« Restez ici et veillez avec moi[[78]](#footnote-78) ».*

La contemplation eucharistique n’est donc pas entravée, en elle-même, par la sécheresse que l’on peut parfois vivre, que ce soit en raison de notre dissipation ou au contraire qu’elle soit permise par Dieu pour notre purification. Il suffit d’y donner un sens, allant même jusqu’à renoncer à notre satisfaction intérieure, pour le rendre heureux et dire, à la suite de Charles de Foucauld : « Votre bonheur, Jésus, me suffit ! » ; c’est-à-dire qu’il me suffit que tu sois heureux. Jésus a toute l'éternité pour nous rendre heureux ; nous n'avons, nous, que ce court espace de temps pour le rendre heureux : comment se résigner à perdre cette opportunité qui ne reviendra jamais dans l’éternité ?

En contemplant Jésus dans le sacrement de l'autel, nous réalisons la prophétie faite au moment de la mort de Jésus sur la croix : *« Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé[[79]](#footnote-79) »*. De plus, cette contemplation est elle-même une prophétie, car elle anticipe ce que nous ferons pour toujours dans la Jérusalem céleste. C'est l'activité la plus eschatologique et prophétique que l'on puisse accomplir dans l'Église. À la fin, on n’immolera plus l'Agneau et on ne mangera plus sa chair. C'est-à-dire que la consécration et la communion cesseront ; mais la contemplation de l'Agneau immolé pour nous ne cessera pas. C’est ce que les saints font au ciel[[80]](#footnote-80). Lorsque nous sommes devant le tabernacle, nous formons déjà un seul chœur avec l’Église d’en-haut : ils se tiennent devant, et nous, pour ainsi dire, derrière l’autel ; ils sont dans la vision, nous dans la foi.

En 1967, a commencé le Renouveau charismatique catholique qui en cinquante ans a touché et renouvelé des millions de croyants et suscité d'innombrables nouvelles réalités, personnelles et communautaires dans l’Eglise. On n’insistera jamais assez sur le fait que ce n’est pas un mouvement ecclésial, dans le sens courant du terme ; c'est un courant de grâce destiné à toute l'Église, une « injection de Saint-Esprit » dont elle a désespérément besoin. C'est comme un choc électrique destiné à se décharger sur la masse que constitue l'Église et, une fois que cela s'est produit, à disparaître.

J’en fait mention ici parce que cette réalité a commencé précisément avec une forte expérience d’adoration du Dieu vivant qui a été le sujet de notre méditation. Le groupe d’étudiants de l’Université Duquesne de Pittsburgh qui participait à la première retraite charismatique s’est retrouvé un soir dans la chapelle devant le Saint-Sacrement, lorsqu’un événement singulier s’est produit, qu’une des personnes présentes décrit ainsi plus tard :

« La crainte du Seigneur a commencé à couler parmi nous ; une sorte de terreur sacrée nous a empêché de lever les yeux. Il était personnellement présent et nous craignions de ne pas pouvoir résister à son amour immense. Nous l'avons adoré, découvrant pour la première fois ce que voulait dire adorer. Nous avons fait l’expérience brûlante de la terrible réalité et de la présence du Seigneur. Depuis lors, nous avons compris avec une clarté nouvelle et directe les images de Yahweh qui, sur le mont Sinaï, gronde et explose avec le feu de son être même ; nous avons compris l'expérience d'Isaïe et l'affirmation selon laquelle notre Dieu est un feu dévorant. Cette crainte sacrée était en quelque sorte la même chose que l'amour, ou du moins le ressentions-nous ainsi. C'était quelque chose d’extrêmement aimable et beau, même si aucun d’entre nous n’a vu d’image sensible. C’était comme si la réalité personnelle de Dieu, splendide et éblouissante, était entrée dans la pièce en remplissait le lieu ainsi que nous tous[[81]](#footnote-81). »

Présence simultanée de majesté et de bonté en Dieu, de peur et d'amour dans la créature ; le « mystère terrible et fascinant », comme le définissent les spécialistes des religions. La personne qui a décrit en ces termes l'expérience de ce moment-là ne savait pas qu'elle était en train de faire une synthèse parfaite des traits qui caractérisent le Dieu vivant de la Bible.

Terminons ave un verset du Psaume 95, avec lequel la Liturgie des Heures nous fait commencer, dans l’invitatoire, chaque nouvelle journée :

« Venez, prosternons-nous et adorons,

Fléchissons le genou devant le Seigneur notre Créateur,

Car il est notre Dieu, et nous sommes le peuple de son pâturage,

Le troupeau que sa main conduit ».

|  |
| --- |
|  |
|  |  |

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

Traduit de l’Italien par Cathy Brenti de la Communauté des Béatitudes

# P. Raniero Cantalamessa, OFMCap

# « DIEU A CHOISI CE QU’IL Y A DE FOU DANS LE MONDE

# POUR CONFONDRE LES SAGES »

# Cinquième prédication, Carême 2019

## Jean et Paul : deux regards différents sur un même mystère

Dans le Nouveau Testament comme dans l'histoire de la théologie, certaines choses ne peuvent se comprendre que si l'on tient compte d'un fait fondamental, à savoir l'existence de deux approches différentes, bien que complémentaires, du mystère du Christ : celle de Paul et celle de Jean.

Jean voit le mystère du Christ à partir de l'incarnation. Jésus, le Verbe fait chair, est pour lui le révélateur suprême du Dieu vivant, celui en-dehors duquel personne ne « va au Père ». Le salut consiste à reconnaître que Jésus *« est venu dans la chair[[82]](#footnote-82) »* et à croire qu'il *« est le Fils de Dieu[[83]](#footnote-83) »* ; *« Celui qui a le Fils possède la vie ; celui qui n'a pas le Fils de Dieu ne possède pas la vie »*. Comme nous le voyons, au centre de tout se trouve "la personne" de Jésus l'homme-Dieu.

La particularité de cette vision johannique saute aux yeux si on la compare à celle de Paul. Pour Paul, au centre de l'attention, il n'y a pas tant la *personne* du Christ, comprise comme réalité ontologique, que l'*œuvre* du Christ, c'est-à-dire le mystère pascal de sa mort et de sa résurrection. Le salut ne consiste pas tant à croire que Jésus est le Fils de Dieu venu dans notre chair, mais à croire en Jésus *« livré pour nos fautes et ressuscité pour notre justification[[84]](#footnote-84) »*. L'événement central n'est pas l'incarnation, mais le mystère pascal.

Ce serait une erreur fatale d’y voir une dichotomie à l'origine même du christianisme. Quiconque lit le Nouveau Testament sans préjugé comprend que chez Jean, l'incarnation est en vue du mystère pascal, quand Jésus déversera son Esprit sur l'humanité[[85]](#footnote-85) ; le lecteur comprend également que pour Paul, le mystère pascal suppose et se fonde sur l’incarnation. Celui qui s’est fait obéissant jusqu’à la mort et à la mort sur la croix est celui qui « avait la condition de Dieu », était égal à Dieu[[86]](#footnote-86). Les formules trinitaires dans lesquelles Jésus-Christ est mentionné avec le Père et le Saint-Esprit confirment que pour Paul, l'œuvre du Christ prend son sens dans sa personne.

L'accentuation différente des deux pôles du mystère reflète le chemin historique que la foi en Christ a fait après Pâques. Jean reflète la phase la plus avancée de la foi en Christ, celle que l’on trouve à la fin, et non au début de la rédaction des écrits néotestamentaires. Il est au terme d’un processus qui est de remonter aux sources du mystère du Christ. On le remarque quand on regarde d’où commencent les quatre évangiles. Marc commence son évangile à partir du baptême de Jésus dans le Jourdain ; Matthieu et Luc, qui arrivent après, font un pas en arrière et commencent l'histoire de Jésus quand il naît de Marie ; Jean, qui écrit en dernier, fait un saut en arrière décisif et situe le début de l'histoire du Christ, non plus dans le temps, mais dans l'éternité : *« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu[[87]](#footnote-87) »*.

La raison de ce déplacement d'intérêt est bien connue. Entre temps, la foi est entrée au contact de la culture grecque, qui s’intéresse davantage à la dimension ontologique qu’à la dimension historique. Ce qui compte pour elle, c’est moins le *déploiement* des faits que leur *fondement* (l’*archè*). À ce facteur environnemental s’ajoutent les premiers signes de l'hérésie docétiste qui remettait en question la réalité de l'incarnation. Le dogme christologique des deux natures et de l'unité de la personne du Christ se fondera presque entièrement sur la perspective johannique du *Logos* fait chair.

Il est important d’en tenir compte pour comprendre la différence et la complémentarité entre la théologie orientale et la théologie occidentale. Les deux perspectives, la paulinienne et la johannique, tout en se fondant l'une dans l'autre (comme on le voit dans le symbole de Nicée-Constantinople), conservent leur accentuation différente, comme deux fleuves qui, se coulant l'un dans l'autre, conservent chacun la couleur propre de ses eaux sur un long parcours. La théologie et la spiritualité orthodoxes se fondent principalement sur Jean ; l’occidentale (la protestante encore plus que la catholique) se fonde principalement sur Paul. Au sein de cette même tradition grecque, l’école alexandrine est plutôt johannique, l’antiochienne plus paulinienne. L'une fait consister le salut dans la divinisation, l'autre dans l'imitation du Christ.

**La croix, sagesse de Dieu et puissance de Dieu**

Je voudrais maintenant montrer ce que tout cela implique pour notre recherche du visage du Dieu vivant. À la fin des méditations de l'Avent, j'ai parlé du Christ de Jean qui, au moment même où il se fait chair, introduit la vie éternelle dans le monde. Au terme de ces méditations de Carême, je voudrais parler du Christ de Paul, qui change le destin de l’humanité sur la croix. Ecoutons tout de suite le texte où apparaît le plus clairement la perspective paulinienne sur laquelle nous voulons réfléchir :

*« Puisque, en effet, par une disposition de la sagesse de Dieu, le monde, avec toute sa sagesse, n'a pas su reconnaître Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyants par cette folie qu'est la proclamation de l'Évangile. Alors que les Juifs réclament des signes miraculeux, et que les Grecs recherchent une sagesse, nous, nous proclamons un Messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les nations païennes. Mais pour ceux que Dieu appelle, qu'ils soient Juifs ou Grecs, ce Messie, ce Christ, est puissance de Dieu et sagesse de Dieu. Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes[[88]](#footnote-88). »*

L'Apôtre parle d'une nouveauté dans l'agir de Dieu, presque un changement de rythme et de méthode. Le monde n'a pas su reconnaître Dieu dans la splendeur et la sagesse de sa création ; Dieu décide alors de se révéler de manière opposée, à travers l'impuissance et la folie de la croix. On ne peut lire cette affirmation de Paul sans se souvenir de la parole de Jésus : *« Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits[[89]](#footnote-89) »*.

Comment interpréter ce renversement de valeurs ? Luther parlait de la façon qu’a Dieu de se révéler « sub contraria specie », c'est-à-dire à travers le contraire de ce que l'on pourrait attendre de lui[[90]](#footnote-90). Il est toute-puissance et se révèle dans l’impuissance, il est sagesse et se révèle dans la folie, il est gloire et se révèle dans l'ignominie, il est richesse et se révèle dans la pauvreté.

La théologie dialectique de la première moitié du siècle dernier a conduit cette vision à des conséquences extrêmes. Entre la première et la deuxième manière qu’a Dieu de se manifester, il n’y a pas – d’après Karl Barth - continuité, mais rupture. Il ne s’agit pas d’une succession seulement temporelle, comme entre l'Ancien et le Nouveau Testament, mais d’une opposition ontologique. En d'autres termes, la grâce ne construit pas sur la nature, mais contre elle ; elle touche le monde « comme la tangente le cercle », c'est-à-dire qu'elle l’effleure, mais sans y pénétrer comme le fait au contraire la levure avec la pâte. C’est la seule différence qui, aux dires du même Barth, le retenait de se dire catholique ; toutes les autres lui semblaient, par comparaison, sans grand intérêt. À l'*analogia* *entis*, il opposait à l'*analogia fidei*, c'est-à-dire à la collaboration entre nature et grâce, l'opposition entre la parole de Dieu et tout ce qui appartient au monde.

Benoît XVI, dans son encyclique « Deus caritas est », montre les conséquences que cette vision différente a à propos de l'amour. Karl Barth avait écrit : « Là où l’amour chrétien entre en scène, a commencé immédiatement le conflit avec l’autre amour [l’amour humain] et ce conflit est désormais sans fin[[91]](#footnote-91) ». Benoît XVI écrit à l'inverse :

« *Eros* et *agapè* - amour ascendant et amour descendant- ne se laissent jamais complètement séparer l’un de l’autre [...]. La foi biblique ne construit pas un monde parallèle ou un monde opposé au phénomène humain originaire qui est l’amour, mais qu’elle accepte tout l’homme, intervenant dans sa recherche d’amour pour la purifier, lui ouvrant en même temps de nouvelles dimensions[[92]](#footnote-92) ».

L'opposition radicale entre nature et grâce, entre création et rédemption, finit par s’atténuer dans les écrits postérieurs du même Barth et ne trouve désormais presque plus aucun partisan. Nous pouvons donc aborder avec plus de sérénité les écrits de l'Apôtre pour comprendre en quoi consiste réellement la nouveauté de la croix du Christ.

Sur la croix, Dieu s'est manifesté, oui, « sous son contraire », mais sous le contraire de ce que les hommes ont toujours pensé de Dieu, et pas de ce que Dieu est réellement. Dieu est amour, et c’est sur la croix que se réalise la manifestation suprême de son amour pour les hommes. Dans un certain sens, ce n’est que là, sur la croix, que Dieu se révèle « dans sa propre espèce », dans ce qui lui est propre. On doit lire le texte de la première épître aux Corinthiens sur le sens de la croix de Christ, à la lumière d'un autre texte de Paul dans la Lettre aux Romains :

*« Alors que nous n'étions encore capables de rien, le Christ, au temps fixé par Dieu, est mort pour les impies que nous étions. Accepter de mourir pour un homme juste, c'est déjà difficile ; peut-être quelqu'un s'exposerait-il à mourir pour un homme de bien. Or, la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ est mort pour nous, alors que nous étions encore pécheurs[[93]](#footnote-93). »*

Le théologien byzantin médiéval Nicolas Cabasilas (1322-1392) nous donne la meilleure clé pour comprendre en quoi consiste la nouveauté de la croix du Christ. Il écrit :

« Deux caractéristiques révèlent l’amant et le font triompher : la première consiste à faire du bien à l’aimé dans tout ce qui est possible, la seconde à choisir de souffrir pour lui et de souffrir des choses terribles, si nécessaire. Ce dernier test d'amour de loin supérieur au premier, ne pouvait cependant pas convenir Dieu qui est impassible à tout le mal [...]. Alors pour nous donner l'assurance de son grand amour et nous montrer qu'il nous aime d'un amour sans limites, Dieu invente son annihilation, la réalise et se rend capable de souffrir et d’endurer des choses terribles. Ainsi, avec tout ce qu'il endure, Dieu convainc les hommes de son extraordinaire amour pour eux et les attire à nouveau à lui[[94]](#footnote-94). »

Dans la création, Dieu nous a remplis de dons, dans la rédemption, il a souffert pour nous. La relation entre les deux est celle d'un amour de bienfaisance qui se fait amour de souffrance.

Mais qu'est-il arrivé de si important dans la croix de Christ pour en faire le moment culminant de la révélation du Dieu vivant de la Bible ? La créature humaine cherche instinctivement Dieu dans le domaine de la puissance. Le titre qui suit le nom de Dieu est presque toujours « omnipotent ». Et voilà qu’en ouvrant l'Evangile, nous sommes invités à contempler l'impuissance absolue de Dieu sur la croix. L'Evangile révèle que la vraie toute-puissance est l'impuissance totale du Calvaire. Il faut peu de puissance pour se faire valoir, il en faut beaucoup par contre pour se mettre de côté, pour s’anéantir. Le Dieu chrétien est cette puissance illimitée d’effacement de soi !

L'explication ultime réside donc dans le lien indéfectible qui existe entre amour et humilité. *« Il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix[[95]](#footnote-95). »* Il s'est humilié en se faisant dépendant de l'objet de son amour. L'amour est humble parce que, de par sa nature, il crée une dépendance. Nous le voyons, en quelque sorte, dans ce qui se passe lorsque deux personnes tombent amoureuses. Le jeune homme qui, selon le rituel traditionnel, s’agenouille devant une jeune fille pour lui demander sa main, fait l’acte d’humilité le plus radical de sa vie, il se fait mendiant. C'est comme s'il disait : « Je ne me suffis pas à moi-même, j'ai besoin de toi pour vivre ». La différence essentielle réside dans le fait que la dépendance de Dieu à l'égard de ses créatures provient uniquement de l'amour qu'il a pour elles, celle des créatures entre elles du besoin qu'elles ont l'une de l'autre.

« La révélation de Dieu comme amour », écrit Henri de Lubac, « oblige le monde à revoir toutes ses idées sur Dieu[[96]](#footnote-96) ». La théologie et l'exégèse sont encore loin, je crois, d'en avoir tiré toutes les conséquences. Une de ces conséquences est la suivante : si Jésus souffre atrocement sur la croix, il ne le fait pas principalement pour rembourser à la place des hommes leur dette insolvable. (Avec la parabole des deux serviteurs, dans Luc 7, 41 s., il explique d'avance que la dette des dix mille talents est cautionnée gratuitement par le roi !). Non, Jésus meurt crucifié pour que l'amour de Dieu puisse rejoindre l'homme au lieu le plus éloigné où il s’est mis en se rebellant contre lui, c'est-à-dire dans la mort. La mort même est désormais habitée par l'amour de Dieu. Dans son livre sur Jésus de Nazareth, Benoît XVI a écrit :

« L'injustice, le mal en tant que réalité ne peut pas être simplement ignoré, on ne peut le laisser tomber. Il doit être digéré, vaincu. C'est là la vraie miséricorde. Et que maintenant, puisque les hommes n'en sont pas capables, Dieu le fait lui-même - c'est la bonté inconditionnelle de Dieu[[97]](#footnote-97). »

Le motif traditionnel de l'expiation des péchés conserve, comme on peut le constater, toute sa validité, mais ce n'est pas la raison ultime. La raison ultime est « la bonté inconditionnelle de Dieu », son amour.

Nous pouvons identifier trois étapes dans le cheminement de la foi pascale de l'Église. Au début, il n'y a que deux faits : « Il est mort, il est ressuscité ». *« Vous l'avez crucifié, Dieu l'a ressuscité" »*, crie à la foule Pierre le jour de la Pentecôte (cf. Ac 2, 23-24). Dans une deuxième phase, la question se pose : « Pourquoi est-il mort et pourquoi est-il ressuscité ? », et la réponse est le kérygme : livré pour nos fautes et ressuscité pour notre justification[[98]](#footnote-98). » Il restait toujours une question : « Et pourquoi est-il mort pour nos péchés ? Qu'est-ce qui l'a poussé à le faire ? » La réponse (unanime, sur ce point, de Paul et Jean) est : « Parce qu'il nous a aimés ». *« Il m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi[[99]](#footnote-99) »*, écrit Paul ; *« Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'au bout[[100]](#footnote-100) »*, écrit Jean.

**Notre réponse**

Quelle sera notre réponse face au mystère que nous avons contemplé et que la liturgie nous fera revivre au cours de la Semaine sainte ? La première réponse, fondamentale, est celle de la foi. Pas n'importe quelle foi, mais la foi par laquelle nous nous approprions ce que le Christ nous a acquis. La foi qui « s’empare » du Royaume des cieux (cf. Mt 11, 12). L'Apôtre conclut le texte dont nous sommes partis avec ces mots :

*« Le Christ Jésus […] est devenu pour nous sagesse venant de Dieu, justice, sanctification, rédemption. Ainsi, comme il est écrit : celui qui veut être fier, qu'il mette sa fierté dans le Seigneur[[101]](#footnote-101). »*

Ce que le Christ est devenu « pour nous » - justice, sainteté et rédemption - nous appartient ; c'est encore plus à nous que si nous l'avions fait ! Je ne me lasse pas de répéter, à cet égard, ce que saint Bernard de Clairvaux a écrit :

« Mais pour moi, ce que je ne trouve pas en moi, je le prends (littérairement, je l’usurpe !] avec confiance dans les entrailles du Sauveur, parce qu'elles sont toutes pleines d'amour. […] La miséricorde du Seigneur est donc la matière de mes mérites. J'en aurai toujours tant qu'il daignera avoir de la compassion pour moi. Et ils seront abondants si les miséricordes sont abondantes. Si les miséricordes du Seigneur sont éternelles pour moi, je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur. […] Sera-ce ma propre justice que je célébrerai ? *"Non, Seigneur, je me souviendrai de votre seule justice[[102]](#footnote-102)" ».* Car la vôtre est aussi la mienne, parce que vous êtes devenu vous-même ma propre justice[[103]](#footnote-103). »

Ne laissons pas passer Pâques sans avoir fait, ou renouvelé, le coup d'audace de la vie chrétienne suggéré par saint Bernard. Saint Paul exhorte souvent les chrétiens à *« revêtir le Christ »*. L'image de se dévêtir et de se revêtir[[104]](#footnote-104) n'indique pas seulement une opération ascétique consistant à abandonner certains « habits » et à les remplacer par d'autres, c'est-à-dire à abandonner les vices et à acquérir les vertus. C'est avant tout une opération à faire par la foi. On se place devant le crucifix et, par un acte de foi, on lui donne tous ses péchés, sa misère passée et présente, comme celui qui se dépouille de ses guenilles sales et les jette au feu. Puis il se revêt de la justice que le Christ nous a acquise ; il dit, comme le publicain du Temple : *« O Dieu, aie pitié de moi, pécheur ! »* et il rentre chez lui comme lui*, "justifié[[105]](#footnote-105)". »* Ce serait vraiment « faire la Pâque », pour réaliser le saint « passage » !

Bien sûr, tout ne se termine pas ici. De l'*appropriation*, nous devons passer à l'*imitation*. Le Christ – faisait remarquer le philosophe Kierkegaard à ses amis luthériens - n'est pas seulement « le don de Dieu à accepter par la foi » ; c'est aussi « le modèle à imiter dans sa vie »[[106]](#footnote-106). Je voudrais souligner un point concret sur lequel chercher à imiter l'action de Dieu : ce que Cabasilas a mis en lumière avec la distinction entre l'amour de bienfaisance et l'amour de souffrance.

Dans la création, Dieu a manifesté son amour pour nous en nous comblant de dons : la nature avec sa magnificence en dehors de nous, et l'intelligence, la mémoire, la liberté et tous les autres dons en nous. Mais cela ne lui a pas suffi. En Christ, il a voulu souffrir avec nous et pour nous. C’est la même chose aussi dans les relations des créatures entre elles. Lorsqu'un amour fleurit, on ressent immédiatement le besoin de le manifester en offrant des cadeaux à la personne aimée. C'est ce que font les fiancés entre eux. Mais nous savons comment les choses se passent : une fois mariés, les limites, les difficultés, les différences de caractère apparaissent. Il ne suffit plus de faire des cadeaux ; pour poursuivre et maintenir son mariage en vie, il faut apprendre à *« porter les fardeaux les uns des autres[[107]](#footnote-107) »*, à souffrir l’un pour l’autre et l’un avec l’autre. C’est ainsi que l’*eros*, sans faillir, devient également *agapè*, amour de don et pas seulement de recherche. Benoît XVI, dans l'encyclique déjà citée, s'exprime ainsi :

Même si, initialement, l’*eros* est surtout sensuel, ascendant – fascination pour la grande promesse de bonheur –, lorsqu’il s’approche ensuite de l’autre, il se posera toujours moins de questions sur lui-même, il cherchera toujours plus le bonheur de l’autre, il se préoccupera toujours plus de l’autre, il se donnera et il désirera « être pour » l’autre. C’est ainsi que le moment de l’agapè s’insère en lui ; sinon l'*eros* déchoit et perd aussi sa nature même. D’autre part, l’homme ne peut pas non plus vivre exclusivement dans l’amour oblatif, descendant. Il ne peut pas toujours seulement donner, il doit aussi recevoir. Celui qui veut donner de l’amour doit lui aussi le recevoir comme un don.

Imiter l'agir de Dieu ne concerne pas seulement le mariage et les époux ; dans un sens différent, cela nous concerne tous, les consacrés avant tout autre. Le progrès, dans notre cas, consiste à passer de « faire beaucoup de choses pour le Christ et pour l’Eglise », à « souffrir pour le Christ et pour l’Eglise ». Il se passe dans la vie religieuse ce qui se passe dans le mariage et il ne faut pas s’en étonner, à partir du moment où c’est aussi un mariage, des épousailles avec le Christ.

Un jour, Mère Teresa de Calcutta parlait à un groupe de femmes et les exhortait à sourire à leur mari. L'une d'elle objecta : « Mère, vous parlez comme ça parce que vous n'êtes pas mariée et que vous ne connaissez pas mon mari ». Elle lui répondit : « Vous vous trompez. Moi aussi je suis mariée, et je vous assure que parfois, ce n’est pas facile pour moi non plus de sourire à mon époux ». Après sa mort, on a découvert à quoi la sainte faisait allusion en ces mots. À la suite de l’appel à se mettre au service des plus démunis, elle s’était engagée à travailler avec enthousiasme pour son époux divin, en créant des œuvres qui émerveillèrent le monde entier.

Bientôt, cependant, la joie et l’enthousiasme ont échoué, elle tomba dans une nuit obscure qui l’accompagna pendant tout le reste de sa vie. Elle finit par se demander si elle avait encore la foi, si bien que lorsqu’après sa mort on publia son journal intime, quelqu'un, ignorant totalement des choses de l'esprit, parla même d'un « athéisme de Mère Teresa ». La sainteté extraordinaire de Mère Teresa réside dans le fait qu'elle a vécu tout cela dans un silence absolu, dissimulant sa désolation intérieure sous un sourire constant sur le visage. En elle, nous voyons ce que cela signifie de passer de « faire des choses pour Dieu », à « souffrir pour Dieu et pour l'Église ».

C’est un objectif très difficile, mais heureusement, Jésus sur la croix ne nous a pas simplement donné l’exemple de ce nouveau type d’amour ; il nous a merité aussi la grâce de nous le faire nôtre, de nous l’approprier par la foi et les sacrements. C’est pour cela que monte de nos cœurs, au long de la Semaine sainte, le cri de l'Église : « Adoramus te, Christe et benedicimus tibi, quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum ». Nous t'adorons, ô Christ, et nous te bénissons, parce que tu as racheté le monde par ta Sainte Croix.

Saint-Père, vénérés Pères, frères et sœurs, Bonne et sainte Pâque !

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

Traduit de l’Italien par Cathy Brenti de la Communauté des Béatitudes.

1. Cf. B. Pascal, *Pensées*, 147. [↑](#footnote-ref-1)
2. La Rochefoucauld, *Maximes*, 218. [↑](#footnote-ref-2)
3. Cf. Starck-Billeberck, I, 718. [↑](#footnote-ref-3)
4. Mt 6, 2. [↑](#footnote-ref-4)
5. Saint Jean de la Croix, *Maximes*, 301 et 107. [↑](#footnote-ref-5)
6. Alessandro Manzoni, *Les fiancés*, chapitre XXIV. [↑](#footnote-ref-6)
7. Saint Augustin, *De Trinitate*, VI, 7. [↑](#footnote-ref-7)
8. Saint Thomas d’Aquin, S. Th. 1, 3, 7. [↑](#footnote-ref-8)
9. Saint Augustin, *De vera religione*, 39, 72. [↑](#footnote-ref-9)
10. Saint-Augustin, *In Ioh. Ev.,* 18, 10 (CCL 36, p. 186). [↑](#footnote-ref-10)
11. Cf. Rm 7, 22 ; 2 Co 4, 16 ; 1 P 3, 4. [↑](#footnote-ref-11)
12. Lc 19, 5. [↑](#footnote-ref-12)
13. Qo 1, 8. [↑](#footnote-ref-13)
14. Is 29, 13. [↑](#footnote-ref-14)
15. 1 S 16, 7. [↑](#footnote-ref-15)
16. Jl 2, 13. [↑](#footnote-ref-16)
17. Cf. Mt 15, 10s. [↑](#footnote-ref-17)
18. Cf. Jn 14, 17.23 ; Rm 5, 5 ; Ga 4, 6. [↑](#footnote-ref-18)
19. Sainte Elisabeth de la Trinité, *Lettre* 122. [↑](#footnote-ref-19)
20. Cf. Ex 5, 4-9. [↑](#footnote-ref-20)
21. Les chrétiens du XVIe siècle utilisaient cette expression latine pour évoquer une idée profonde. Coram Deo signifie précisément « devant la face de Dieu ». [↑](#footnote-ref-21)
22. In Kierkegaard, *Traité du désespoir (La maladie mortelle)*, Folio 1988. [↑](#footnote-ref-22)
23. Lc 15, 17. [↑](#footnote-ref-23)
24. Cf. Lc 15, 11-32. [↑](#footnote-ref-24)
25. Thérèse d’Avila, *Le château de l’âme*, Points 1994. [↑](#footnote-ref-25)
26. Saint Augustin, *Confessions*, X, 27. [↑](#footnote-ref-26)
27. Mt 8, 12. [↑](#footnote-ref-27)
28. *Imitation de Jésus-Christ*, II, 1. [↑](#footnote-ref-28)
29. Ex 33, 11. [↑](#footnote-ref-29)
30. *Légende de Pérouse*, 80. [↑](#footnote-ref-30)
31. St. Ambroise, De Cain et Abel, I, 9, 38 (CSEL 32,1, p. 372). [↑](#footnote-ref-31)
32. Mt 6, 6. [↑](#footnote-ref-32)
33. Ps 27, 8. [↑](#footnote-ref-33)
34. Ac 17, 28. [↑](#footnote-ref-34)
35. Ep 5, 14. [↑](#footnote-ref-35)
36. Rm 13, 11. [↑](#footnote-ref-36)
37. Ps 114, 3-7. [↑](#footnote-ref-37)
38. Rm 1, 18-21. [↑](#footnote-ref-38)
39. Cf. Dt 7, 9. [↑](#footnote-ref-39)
40. Ps 100, 3. [↑](#footnote-ref-40)
41. Cf. Rm 1, 25. [↑](#footnote-ref-41)
42. Rm 1, 22-23. [↑](#footnote-ref-42)
43. Cf. Rm 2, 14s. [↑](#footnote-ref-43)
44. Cf. Saint Augustin, *Commentaire du Psaume* 94, 2. [↑](#footnote-ref-44)
45. Cf. Rm 9, 20s. [↑](#footnote-ref-45)
46. Cf. Gn 1, 26-27. [↑](#footnote-ref-46)
47. F. Nietzsche, *Le gai savoir*, Flammarion 2007. [↑](#footnote-ref-47)
48. Rm 2, 1-3. [↑](#footnote-ref-48)
49. Cf. 2 S 12, 1s. [↑](#footnote-ref-49)
50. Cf. Rm 2, 9-10. [↑](#footnote-ref-50)
51. Cf. Origène, *Commentaire de la Lettre aux Romains*, 2,2 (PG 14. 873). [↑](#footnote-ref-51)
52. Rm 2, 4-5. [↑](#footnote-ref-52)
53. 2 S 12, 13. [↑](#footnote-ref-53)
54. Cf. Rm 2, 21-24. [↑](#footnote-ref-54)
55. Cf. Is 2, 8 ; Os 14, 4. [↑](#footnote-ref-55)
56. Mt 12, 34. [↑](#footnote-ref-56)
57. Mt 16, 25. [↑](#footnote-ref-57)
58. Ep 4, 24. [↑](#footnote-ref-58)
59. Jn 4, 21-24. [↑](#footnote-ref-59)
60. Cf. Nb 22, 31. [↑](#footnote-ref-60)
61. 1 Sm 24, 9. [↑](#footnote-ref-61)
62. Cf. Ap 19, 10 ; 22, 9 ; At 10, 25-26 ; 14, 13s. [↑](#footnote-ref-62)
63. Mt 4, 10. [↑](#footnote-ref-63)
64. *« Il tombera face contre terre pour se prosterner devant Dieu »*. [↑](#footnote-ref-64)
65. Ha 2, 20. [↑](#footnote-ref-65)
66. So 1, 7. [↑](#footnote-ref-66)
67. Jb 40, 4. [↑](#footnote-ref-67)
68. Cf. Ps 65, 2, texte Massorétique. [↑](#footnote-ref-68)
69. Saint Grégoire de Nazianze, *Carmi*, 29. [↑](#footnote-ref-69)
70. Ps-Denys l’Aéropagite, *Théologie mystique*, 3. [↑](#footnote-ref-70)
71. Cf. Ap 3, 14. [↑](#footnote-ref-71)
72. Cf. Rom 1, 18. [↑](#footnote-ref-72)
73. Missel Romain, *Préface commune IV*. [↑](#footnote-ref-73)
74. Friederich Nietzsche, *Le gai savoir*, n°135. [↑](#footnote-ref-74)
75. 2 Co 3, 18. [↑](#footnote-ref-75)
76. Giuseppe Ungaretti, *Vie d’un homme*, poésies 1914, 1970, Gallimard, 1981. [↑](#footnote-ref-76)
77. Cf. 1 Co 14, 25. [↑](#footnote-ref-77)
78. Mt 26, 38. [↑](#footnote-ref-78)
79. Jn 19, 37. [↑](#footnote-ref-79)
80. Cf. Ap 5, 1s. [↑](#footnote-ref-80)
81. Dans Patti Gallagher Mansfield, *As by a New Pentecost. Beginning of the Catholic Charismatic Renewal,* Amor Deus Publishing, Phoenix, AZ, 2016, p. 131. [↑](#footnote-ref-81)
82. 2 Jn 1, 7. [↑](#footnote-ref-82)
83. 1 Jn 5, 5. [↑](#footnote-ref-83)
84. Rm 4, 25. [↑](#footnote-ref-84)
85. Jn 7, 39. [↑](#footnote-ref-85)
86. Cf. Ph 2, 5s. [↑](#footnote-ref-86)
87. Jn 1, 1. [↑](#footnote-ref-87)
88. 1 Co 1, 21-25. [↑](#footnote-ref-88)
89. Mt 11, 25. [↑](#footnote-ref-89)
90. Cf. Martin Luther, *De servo arbitrio*, in WA, 18, 633 ; cf. aussi WA, 56, P. 392, 446-447. [↑](#footnote-ref-90)
91. K. Barth, *Dogmatique ecclesiale*, IV, 2, 832-852. [↑](#footnote-ref-91)
92. Benoît XVI, *Deus Caritas est*, n°7-8. [↑](#footnote-ref-92)
93. Rm 5, 6-8. [↑](#footnote-ref-93)
94. Nicolas Cabasilas, *La vie en Christ*, VI, 2 (SC 355, Cerf). [↑](#footnote-ref-94)
95. Ph 2, 8. [↑](#footnote-ref-95)
96. H. de Lubac, *Histoire et esprit*, Paris 1950, ch. 5. [↑](#footnote-ref-96)
97. Cf. J. Ratzinger – Benoît XVI, *Jésus de Nazareth*, II° partie, Parole et Silence, 2012. [↑](#footnote-ref-97)
98. Cf. Rm 4, 25. [↑](#footnote-ref-98)
99. Ga 2, 20. [↑](#footnote-ref-99)
100. Jn 13, 1. [↑](#footnote-ref-100)
101. 1 Co 1, 30-31. [↑](#footnote-ref-101)
102. Cf. Ps 71, 16. [↑](#footnote-ref-102)
103. Cf. 1 Co 1, 30. [↑](#footnote-ref-103)
104. Cf. Col 3,9; Rom 13,14; Gal 3,27; Ef 4,24. [↑](#footnote-ref-104)
105. Cf. Lc 18, 13-14. [↑](#footnote-ref-105)
106. Cf. Søren Kierkegaard, *Journal,* X1, A, 154 (Année 1849). [↑](#footnote-ref-106)
107. Ga 6, 2. [↑](#footnote-ref-107)